



CE

CHC



A MONTREAL.

1821.

My dear
had the
and a

kind young
of pop, in
last year

RECUEIL.

CHANSON

Attribuée à Henry IV.
Roi de France.

CHARMANTE Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
À la suite de Mars ;
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie !
Malheureux jour !
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour !

Le Berger Espagnol.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

DEJA la lune éclaire
 La plaine et le côteau ;
 De la jeune Glycere
 C'est ici le hameau.
 Ma fidelle guitarre,
 Voici l'instant,
 L'instant qu'Amour prépare,
 Qu'Amour attend.

Et toi, dieu du mystère,
 O toi qui m'as conduit
 Vers ce lieu solitaire,
 Dans l'ombre de la nuit,
 Eveille ma Glycere
 Bien doucement ;
 Et dis à la Bergere :
 C'est ton amant !

Oui, c'est lui qui t'appelle
 Pour la dernière fois ;
 A ton berger fidele
 Daigne annoncer tes loix.
 Si mon amour l'offense,
 Je le tairai ;
 De mes maux, en silence,
 Je gémirai.

Mais dans ces lieux champêtres,
 Tout est plein de mes feux ;
 Je revois sur ces hêtres
 Nos chiffres amoureux.
 Voici la grotte obscure
 Où les zéphyr
 Confondaient leur murmure
 A nos soupirs.

Comment est il possible
 Que son cœur m'ait trahi ?
 Elle était si sensible
 Aux maux de son ami !
 Mais en vain je me flatte
 D'un doux retour ;
 Tout a changé ; l'ingrate
 N'a plus d'amour.

Adieu, bocages sombres ;
 Adieu, vallons heureux,
 Qui cachez sous vos ombres
 Les bergers amoureux !
 Adieu, fleur printanière
 Qu'ils vont cueillir !
 Je n'ai plus de Glycère ;
 A qui t'offrir ?

Adieu, nymphe touchante,
 Echo qui, dans ces bois,
 Quand j'appelle une amante,
 Réponds seule à ma voix !

Adieu, tendre colombe !
 C'est trop gémir ;
 Tous mes maux, dans la tombe,
 Vont s'endormir.

Et toi qu'en vain j'implore,
 Toi qui, depuis deux ans,
 De l'amant qui t'adore,
 Cause tous les tourmens ;
 Toi qui m'es toujours chère,
 Dans ces adieux,
 Reçois aussi, Glycère,
 Mes derniers vœux.

Toujours.

Toujours, toujours, je te serai fidèle,
 Disait Adolphe à chaque instant du jour,
 Toujours, toujours, je t'aimerai ma belle,
 Je veux le dire aux échos d'alentour.
 Je graverai sur l'écorce du hêtre
 Le doux serment que le dieu des amours
 Vient me dicter, en me faisant connaître
 Que mon bonheur est de t'aimer toujours.

Toujours, toujours, lui répondit Adèle,
 Tu régneras dans le fond de mon cœur ;
 Toujours, toujours, comme la tourterelle,
 Je t'aimerai toujours avec ardeur.

Je songe à toi quand le soleil se lève,
J'y pense encore à la fin de son cours ;
Dans mon sommeil, si quelquefois je rêve,
C'est au bonheur de te chérir toujours.

Toujours, toujours, mon adorable Adèle
Sera l'objet de mes plus tendres vœux ;
Toujours, toujours, je garderai, loin d'elle,
Le souvenir de ses traits radieux.
Dans ses beaux yeux Vénus a son empire,
Sa douce voix captive les amours ;
Un baiser d'elle, excitant le délire,
Me fait jurer de l'adorer toujours.

La Feinte Difficile.

AIR : *Dans ma cabane obscure.*

DANS ce bois solitaire
Tout invite à l'amour ;
Son ombre sait me plaire
Plus que l'éclat du jour :
Son silence m'attire,
Tout semble m'y charmer ;
Sans objet j'y soupire
Du seul besoin d'aimer.

Je suis à mon aurore ;
Mon cœur cherche à jouir

D'un bonheur que j'ignore,
 Et semble m'avertir.
 Tircis dit qu'il m'adore,
 Et qu'il sera constant :
 Je n'aime pas encore ;
 Mais Tircis est charmant.

Il vient, et de sa flamme
 Il va m'entretenir :
 Ah ! je sens que mon ame
 Est prête à s'attendrir !
 Fuyons, j'ai trop à craindre ;
 Je sens, à ma langueur,
 Qu'en vain je voudrais feindre
 Le secret de mon cœur.

La Douceur et la Beauté.

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

UN jour la Beauté vaine et fiere
 Reçut avis que la Douceur
 Lui disputait l'honneur de plaire,
 Et le don de parler au cœur.

Soudain, jalouse et furieuse,
 Elle porta sa plainte aux cieux :
 L'affaire devint sérieuse ;
 On la plaida devant les dieux.

Auprès du tribunal céleste,
La Beauté fit un grand éclat ;
Un doux langage, un air modeste,
De l'autre furent l'avocat.

Le destin, leur juge et leur maître,
Tout entendu, trois fois toussa ;
Puis son bon sens se fit connaître,
Par cet arrêt qu'il prononça :

Sans vous deux, l'amour ne peut être ;
Ses jours seraient mal assurées ;
Vous, Beauté, vous le ferez naître ;
Vous, Douceur, vous le nourrirez.

Le Ruisseau.

Sur l'ancien refrain : *Félicité passée, &c.*

L'AMOUR charma ma vie,
L'amour fait mon malheur :
Je plaisais à Sylvie,
Et j'ai perdu son cœur.
Félicité passée
Qui ne peut revenir !
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

Voyez cette eau si belle
Couler sous ce berceau ;

Autrefois l'infidelle
Venait à ce ruisseau.
Félicité, &c.

C'était dans ce lieu sombre,
Le soir des jours d'été,
Qu'amour allait, dans l'ombre,
Attendre la beauté.
Félicité, &c.

Ses pas, dans le bocage,
Quand le vent se taisait,
Agitaient le feuillage,
Et mon cœur palpitait.
Félicité, &c.

Quelle douce harmonie
Forment les flots légers,
La voix de ma Sylvie,
Et le bruit des baisers !
Félicité, &c.

Vers ce lieu que j'adore,
Portant toujours mes pas,
J'y viens l'attendre encore,
Mais elle n'y vient pas.
Félicité, &c.

Ruisseau, si dans ta course
Tu peut la rencontrer ;

Dis que, près de ta source,
 Tu m'as vu la pleurer.
 Félicité passée,
 Qui ne peut revenir !
 Tourment de ma pensée,
 Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

L'Infidélité Justifiée.

AIR : *Dans un bois solitaire et sombre.*

Je t'ai juré d'être fidèle ;
 Je l'ai juré par tes appas :
 Ma mémoire me le rappelle ;
 Mais mon cœur ne s'en souvient pas.

Serment d'éternelle tendresse
 Est folie ou témérité ;
 Quand mon cœur en fit la promesse,
 Il ne la fit qu'à ta beauté.

Dans ton printems, Vénus et Flore
 Brillaient de moins d'attraits que toi :
 A mes yeux offre-les encore,
 Mon cœur restera sous ta loi.

Ton hiver a chassé les Graces ;
 Elles ont déserté ta cour :
 L'amour a volé sur leurs traces,
 Et mon cœur a suivi l'amour.

Romance.

O ma tendre musette
 Musette des Amours !
 Toi qui chantaïs Lisette,
 Lisette et les beaux jours,
 D'une vaine espérance
 Tu m'avais trop flatté ;
 Chante son inconstance
 Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
 Qui brille dans ses yeux ;
 Je croyais que son ame
 Sentait les mêmes feux.
 Lisette, à son aurore,
 Respirait le plaisir.
 Hélas, si jeune encore,
 Sait-on déjà trahir ?

Sa voix, pour me séduire,
 Avait plus de douceur ;
 Jusques à son sourire,
 Tout en elle est trompeur,
 Tout en elle intéresse ;
 Et je voudrais, hélas !
 Qu'elle eût plus de tendresse,
 Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma chère musette,
 Console ma douleur !

Parle-moi de Lisette ;
 Ce nom fait mon bonheur ;
 Je la révois plus belle,
 Plus belle chaque jour ;
 Je me plains toujours d'elle,
 Et je l'aime toujours.

Stances Bachiques.

QUEL bruit a frappé mes oreilles !
 Qui peut causer ces cris joyeux ?
 J'entends le fracas des bouteilles ;
 Bacchus ! on t'honore en ces lieux.
 Une douce ivresse me gagne,
 Les cris ont cessé, le Champagne
 Au loin a lancé son bouchon ;
 La liqueur coule, l'on s'empresse,
 On boit, on rit, et l'allégresse.
 A déjà chassé la raison.

Mes amis, qu'on me verse à boire ;
 Un buveur vient se joindre à vous,
 Fils de Bacchus, il met sa gloire
 A boire, à boire coup sur coups ;
 Loin de lui la mélancolie,
 Le sot orgueil, l'hypocrisie,
 Le préjugé, monstre odieux !
 Loin de lui les censeurs austères !
 Les vrais buveurs, voilà ses frères ;
 Le vin, l'amour, voilà ses dieux.

Buvons ! qu'à grands flots le vin coule !
 Donnons un jour à la gaité—
 Ivrognes, accourez en foule—
 Fuis de ces lieux, sobriété !
 Buvons, buvons, que le tonnerre
 Gronde, éclate, frappe la terre,
 Renverse et brûle nos maisons !
 Pourvu qu'en sa colère insigne
 Jupiter respecte la vigne,
 Que nous importe à nous ? buvons !

Enfans de Mars et de la Gloire,
 Soldats ! c'est à vous que je bois ;
 Et pendant cent ans je puis boire,
 Si je bois à tous vos exploits.
 Pour conquérir toute la terre,
 Des buveurs invoquez le père ;
 Non moins que le fils de Junon,
 Bacchus est le dieu de la guerre :
 Quand on ne boit que de l'eau claire
 Mes amis, comment se bat-on ?

L'Amitié, Consolation des Malheureux.

Air des Folies d'Espagne.

Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,
 Mes jours affreux, d'ombres environnés ;

Va, les douleurs m'ont mis au rang des sages,
Et la raison suit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeunesse
J'abandonnai l'essor de mes désirs ;
A peine, hélas ! j'en ai senti l'ivresse,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour et des feux du bel âge,
J'idolatrai de trompeuses beautés ;
J'aimais les fers d'un si doux esclavage ;
En les brisant, je les ai regrettés.

J'offris alors, aux filles de mémoire,
Un fugitif de sa chaîne échappé ;
Mais je ne pus arracher à la Gloire
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Enfin, j'ai vu, de mes jeunes années,
L'astre pâlir au midi de son cours :
Depuis long-tems la main des destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

Gloire, plaisirs, cet éclat de la vie.
Bientôt pour moi, tout s'est évanoui.
Ce songe heureux, dont l'erreur m'est ravie,
Fut trop rapide, et j'en ai peu joui.

Mais l'amitié sait, par son éloquence,
Calmer des maux qu'elle aime à partager ;
Et chaque jour ma pénible existence
Devient près d'elle un fardeau plus léger.

Jusqu'au tombeau, si son appui me reste,
 Il est encor des plaisirs pour mon cœur ;
 Et ce débris, d'un naufrage funeste,
 Pourra, lui seul, me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
 Intéresser est le bien le plus doux ;
 Est l'amitié nous est encor plus chère,
 Lorsque l'amour s'envole loin de nous.

Le Portrait de Philis.

PHILIS demande son portrait ;
 Il faudra bien lui faire :
 Je vais broyer, pour cet effet,
 Mes couleurs à Cythere.
 Comment tracer en ce moment
 Sa figure gentille ?
 Son corps est trop en mouvement,
 Son cœur est trop tranquille.

De Cypris elle a les attraits,
 Sans avoir sa tendresse ;
 Eh quoi ! ne s'enflammer jamais,
 Et badiner sans cesse !
 Elle a le charme des amours,
 Sans avoir leur délire :
 Hélas ! la verra-t-on toujours
 Rire quand on soupire ?

Quoi ! toujours rire et badiner !
 Vous en serez la dupe ;
 Le plaisir veut vous enchaîner,
 Et rien ne vous occupe.
 Momus, dont vous suivez la cour,
 Tous les jours vous balotte ;
 Prenez le carquois de l'Amour,
 Il vaut bien sa marotte.

Le Petit Mot pour Rire.

AIR : C'est Genevieve dont le nom,

LA bonne chère et le bon vin,
 Premier éloge d'un festin,
 Sont bien faits pour séduire ;
 Mais ce n'est rien qu'un grand repas
 Où la gaîté ne regne pas :
 Disons le mot,
 Chantons le mot,
 Le petit mot pour rire.

Il faut aimer sincèrement,
 S'en faire un doux amusement,
 Et jamais un martyr.
 Un peu d'amour nous rend joyeux ;
 Extrême, il nous rend ennuyeux.
 Disons le mot, &c.

Donnons à nos amis absens
 Moins de défauts que de talens,
 Pas un trait de satire.
 Ayons le sel de la gaité,
 Et jamais de méchanceté,
 Disons le mot, &c.

Le vin ranime les-propos ;
 Il est le pere des bons mots,
 Sans chercher à les dire ;
 Buons : peut-être en dirons nous,
 Voisin, ils sont fréquens chez vous.
 Disons le mot, &c.

Dans ce séjour délicieux,
 Image de celui des dieux,
 Le plaisir nous attire.
 Enchaînon-le de tout côté—
 Non, laissons-lui la liberté.
 Disons le mot, &c.

Les Avantages de l'Hymen.

Air de la Romance du Barbier de Séville.

PENDANT vingt ans je m'ignorais moi-même,
 Et mes desirs n'imaginaient plus rien :
 Mais, je le sens, jamais l'on n'aime bien,
 Que lorsque c'est sa femme que l'on aime.

J'ai tout perdu, faveur, amis, richesse ;
 Mais pour jamais je possède son cœur ;
 Et je lui dois ce précieux bonheur
 Qu'on cherche en vain auprès d'une maîtresse.

Chez vingt beautés j'ai cru le bien suprême ;
 Je l'ai cherché quarante ans vainement :
 Bientôt l'amour n'est plus un sentiment,
 Quand on ne peut respecter ce qu'on aime.

Jamais heureux, courant de flamme en flamme,
 Je me livrais à de trompeurs désirs ;
 Mais au milieu de tous ces faux plaisirs
 Je retrouvais le vuide de mon ame.

Honteux, enfin je quittai tout pour elle,
 Et je sentis, dans mon cœur abattu,
 Que sans l'hymen, et que sans la vertu,
 L'amour n'est rien qu'une erreur criminelle.

Ce pauvre Hymen, je ne pouvais comprendre
 Que dans un cœur il pût plaire à son tour :
 Mais, je le sens, il regne sur l'Amour,
 Ainsi qu'Amour regne sur un cœur tendre.

Ce feu divin, ce charme de la vie,
 Change de nom quelquefois en un jour ;
 C'est à l'autel qu'il prend le nom d'amour ;
 Avant l'hymen, il s'appelle folie.

Pouvoir du Vin de Bourgogne.

AIR : *Eh ! bon, bon, bon, que le vin est bon.*

QUAND je suis avec mes amis,
 Alors je me crois tout permis ;
 Morbleu ! rien ne m'arrête.
 Ça, courage, gentil voisin,
 Comme moi, mettez-vous en train
 Dans cette aimable fête.
 Rions, chantons à qui mieux mieux,
 Sablons ce jus délicieux,
 Eh ! bon, bon, bon !
 Le vin bourguignon
 Me chatouille la tête.

Quand je tiens ce flacon brillant,
 Je suis vif, je suis sémillant,
 Et fou de haute gamme.
 Ai-je le cœur froid de chagrin ?
 Mes chers amis, c'est le bon vin
 Qui l'égaie ou l'enflamme.
 Adieu soucis, *nescio vos*,
 Ici vont pleuvoir les bons mots ;
 Eh ! bon, bon, bon !
 Le vin bourguignon
 Me donne encore une ame.

Non, non, je ne veux plus aimer,
 Et je verrais, sans m'enflammer,
 Les Graces et leur mère.

La plus harmonieuse voix,
 Comme le plus piquant minois,
 Ne sont plus mon affaire.
 L'Amour promet plus qu'il ne tient :
 Bacchus à jamais me retient ;
 Eh ! bon, bon, bon !
 Le vin bourguignon
 Vaut mieux que tout Cythere.

Si je sens là quelque embarras,
 Chers amis, je n'appelle pas
 Esculape à mon aide :
 Je verrais un petit docteur,
 Du dieu d'Epidaure inspecteur,
 M'ordonner de l'eau tiède.
 Après de bachiques exploits,
 Suis-je réduit presque aux abois ?
 Eh ! bon, bon, bon !
 Le vin bourguignon
 Est encor mon remède.

Assis sur de riches tas d'or,
 L'avare, en couvant son trésor,
 De nos maux se console.
 Plutus ne m'offre jamais rien ;
 Ces pots, ce nectar font mon bien,
 Bacchus est mon idole.
 Que m'importe l'argent comptant ?
 Sans ce métal je vis content.
 Eh ! bon, bon, bon !
 Le vin bourguignon,
 Amis, est mon Pactole.

Le Plaisir des Rois et le Roi des Plaisirs.

Sous des lambris où l'or éclate,
 Fouler la pourpre et l'écarlate,
 Sur un trône dicter des lois,
 C'est le plaisir des rois.
 Sur la fougere et sur l'herbette,
 Lire dans les yeux de Lisette
 Qu'elle est sensible à nos soupirs,
 C'est le roi des plaisirs.

Quelque part où l'on se transporte,
 Etre entouré d'une cohorte ;
 Voir des curieux jusqu'aux toits,
 C'est le plaisir des rois.
 Quand on voyage avec Sylvie,
 N'avoir pour toute compagnie
 Que les amours et les zéphirs,
 C'est le roi des plaisirs.

Agir et commander en maître ;
 Avec la poudre et le salpêtre
 Fortement appuyer ses droits,
 C'est le plaisir des rois.
 Quand le tendre enfant nous couronne,
 Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
 Ne rien devoir qu'aux doux soupirs,
 C'est le roi des plaisirs.

Des plus beaux bijoux de l'Asie
 Parer une beauté chérie,

Plaisirs.

En charger sa tête et ses doigts,
 C'est le plaisir des rois.
 Voir une petite fleurlette
 Toucher plus le cœur de Nanette
 Que perles, rubis et saphirs,
 C'est le roi des plaisirs.

Avec une meute bruyante
 Remplir les forêts d'épouvante,
 Réduire des cerfs aux abois,
 C'est le plaisir des rois.
 Avec une troupe choisie,
 Chasser, à grands coups d'ambrosie,
 La douleur et les vains soupirs,
 C'est le roi des plaisirs.

Donner, dans une grande fête,
 Des concerts à rompre la tête,
 Où l'on entend mugir cent voix,
 C'est le plaisir des rois.
 Dans un petit repas tranquille,
 Par quelque gentil vaudeville
 Du cœur exprimer les désirs,
 C'est le roi des plaisirs.

Je t'Aime.

AIR : Je t'aime tant.

JE t'aime ! dieux ! quel mot charmant !
 Peut on se lasser de le dire,
 Ce mot si doux, qui d'un air tant
 Porte le bonheur au délire ?
 Que nous servent les longs discours,
 La science, et l'esprit lui-même ?
 Dans le langage des Amours,
 La plus belle phrase est : Je t'aime !

Quand je la vois, quand je l'entends,
 Celle que j'aime à la folie,
 Tout mon cœur est ému, je sens
 Que je lui donnerais ma vie ;
 Je voudrais lui peindre à la fois
 Ses attraits, mon amour extrême —
 Je voudrais parler, et ma voix
 Ne peut que lui dire : Je t'aime.

Ce mot favori de l'Amour,
 Ce mot enchanteur que j'implore,
 La main sait le dire à son tour,
 Un soupir le dit mieux encore.
 Toi dont la bouche, en ce moment,
 Diffère mon bonheur suprême,
 Veux-tu consoler ton amant ?
 Que tes yeux lui disent : Je t'aime.

Les Fantômes de la Chapelle.

AIR : *Sur le sommet de la double colline.*

PRES de Mirande, au fond d'une vallée
Dont la Beise arrose les détours,
Du Saint Gréal la chapelle isolée
Parmi les bois cachait ses vieilles tours,
A son aspect, troubadour et bergère
Se détournaient, pâlisant de frayeur,
Et vers le soir, sous son toit solitaire,
Ne s'arrêtait jamais le voyageur.

Bien qu'une route y fut encore tracée,
C'était raison de fuir ces tristes lieux,
Surtout à l'heure où la lune, éclipsee,
N'éclairait plus ces bois silencieux.
Cédant alors à des mains invisibles,
L'airain lugubre au loin frappait les airs,
Et deux clartés, dans ces momens terribles,
Apparaissaient le long des murs déserts.

Or, une nuit que les eaux de l'orage
Sur le vallon descendaient en torrens,
Dans la chapelle offerte à son passage,
Vint s'abriter le sire de Clairans :
Nul pèlerin n'avait, en Palestine,
Autant que lui mérité de pardons ;
Nul chevalier de plus noble origine
N'avait encore chaussé les éperons.

Il reposait sous la nef ébranlée,
 Et dans les bois les autans mugissaient,
 Quand il avise, à travers la feuillée,
 Des feux lointains qui vers lui s'avançaient :
 Vêtus de blanc, voila que deux fantômes,
 Par une brèche, entrent furtivement,
 Et sous leurs pas l'écho de ces vieux dômes
 A retenti d'un sourd frémissement.

Pour le repos de ces âmes en peine
 Priait déjà l'aventureux baron ;
 Déjà sa main, d'un chapelet d'ébène,
 Dévotement conjurait le démon :
 Mais, aux lueurs du flambeau qui les guide,
 Voyant de loin les spectres s'embrasser,
 Le bon seigneur, devenu moins timide,
 Tout auprès d'eux parvint à se glisser.

Là, seul témoin d'un tendre badinage,
 Il reconnut, dans ce couple galant,
 La gentille Inez, veuve du voisinage,
 Qu'un doux ami s'en allait consolant :
 Ne faut risquer parole déplacée ;
 Ce néanmoins—je l'avoue entre nous—
 Dieu n'avait pas leur première pensée,
 Et pour prier n'était le rendez-vous.

Mais tout à coup l'éclat de son armure
 Venant trahir le pieux banneret,
 Nos revenans, confus de l'aventure,
 A ses genoux implorèrent le secret :

Lui promet tout à la belle éplorée...
 Pourtant, hélas ! ne sais par quel malheur,
 On ne parla bientôt, dans la contrée,
 Que de la veuve et de son serviteur.

Amour ! amour ! posséder sa maîtresse
 Est un bonheur qui s'obtient quelquefois,
 Mais le cacher si bien qu'il n'y paraisse,
 Voila l'écueil même des plus adroits.
 Tel, dans cet art se disant passé maître,
 Croit vainement nous tromper tour à tour :
 Il n'est secret qu'enfin l'on ne pénètre,
 Ni forêt sombre où n'arrive le jour.

Les Adieux.

FLEUVE du Tage !
 Je fuis tes bords heureux ;
 A ton rivage
 J'adresse ces adieux :
 Rochers ! bois de la rive !
 Echo ! nymphe plaintive,
 Hélas ! je vais
 Vous quitter pour jamais !

Grotte jolie !
 Dans un tems fortuné,
 Près de Marie,
 Si promptement passé !

Ton réduit solitaire,
 Asile du mystère,
 Fut pour mon cœur
 Le temple du bonheur !

Jour de tendresse !
 Comme un songe tu fuis ;
 Jours de tristesse,
 De chagrins et d'ennuis,
 Loin de ma douce amie,
 Désormais de ma vie,
 Vont pour toujours,
 Hélas ! flétrir le cours.

Terre chérie !
 Où j'ai reçu le jour,
 Jeune Marie !
 Objet de mon amour ;
 Rochers ! bois de la rive !
 Echo ! nymphe plaintive,
 Hélas ! je vais
 Vous quitter pour jamais !

La Jolie Boudeuse.

AIR : *Du haut en bas.*

QUAND vous boudez,
 Vous n'en êtes pas moins charmantes

Quand vous boudez,
 Ce joli front, que vous ridez,
 Prend une grace différente :
 Mais vous n'avez pas l'air méchante,
 Quand vous boudez.

Quand vous riez,
 Que d'éclat sur votre visage,
 Quand vous riez !
 Jeune Iris, si vous m'en croyez,
 N'affectez point un air sauvage :
 Vous plaisez cent fois davantage,
 Quand vous riez.

A son réveil,
 Iris, plus brillante que Flore,
 A son réveil,
 Au sortir des bras du sommeil,
 Semble une fleur qui vient d'éclore ;
 Céphale croyait voir l'aurore
 A son réveil.

Les Souvenirs.

Air des Folies d'Espagne.

O DIEU d'Amour ! ô que cette retraite,
 Que ces jardins ont de charmes pour moi !

Ma chere Eglé, ma tendre bergerette,
Est peinte ici dans tout ce que je voi.

Voilà les bords de la claire fontaine
Où je la vis, où je lui dis mes feux ;
C'était ici, qu'à l'ombre d'un vieux chêne
Elle sourit à mes premiers aveux.

Sous ce berceau de fleurs et de verdure,
Elle me dit : Je t'adore à mon tour ;
Dans les détours de cette grotte obscure,
Je l'égarai sur les pas de l'amour.

Je dépouillai tous ces rosiers pour elle,
Et sur son front j'inclinai ces rameaux ;
Au clair de lune, avec moi cette belle,
D'un pas léger dansait sous ces ormeaux.

Ici souvent, à l'heure convenue,
Je m'élançais au devant de ses pas,
Quand, à travers cette sombre avenue,
Elle accourait en me tendant les bras.

Là j'entendis sa voix douce et chérie
Qui se mêlait aux concerts des oiseaux ;
Pour l'écouter, la Nayade attendrie,
Levait son front couronné de roscaux.

C'était ainsi qu'occupé de ma flamme,
Je m'enivrais d'un tendre souvenir :
Les doux pensers avaient rempli mon ame,
Céleste Eglé, quand je vous vis venir.

O Dieu d'Amour ! ô que cette retraite,
 Que ces jardins ont de charmes pour moi !
 Ma chère Eglé, ma tendre bergerette,
 Est peinte ici dans tout ce que je voi.

La Grosse Claudine.

LES filles de notre village,
 Qui voulaient se mettre en ménage,
 En voulaient toutes à Colin :
 Mais sans regarder à la mine,
 Il choisit la grosse Claudine,
 Parce qu'elle vendait du vin.

Tous les jours la jeune Lisette
 Lui vantait sa taille parfaite,
 Son air, la fraîcheur de son teint.
 Mais sans regarder à la mine,
 Il choisit la grosse Claudine,
 Parce qu'elle vendait du vin.

Mathurine lui dit : je t'aime,
 Tiens, mille fois plus que moi-même ;
 J'ai deux prés, un champ, un jardin.
 Il se moqua de Mathurine,
 Et choisit la grosse Claudine,
 Parce qu'elle vendait du vin.

Quatre ou cinq jours après la noce,
 Ce fut un drôle de négoce,

Quand Claudine dit à Colin ;
 Fâche toi, jure, peste, enrage,
 Mais tu n'auras, pour tout partage,
 Par jour, qu'un demi-pot de vin.

Outré de ce mince ordinaire,
 Colin s'enflamme de colere,
 Et voulut faire le lutin ;
 Mais la furibonde Claudine,
 Qui n'entend pas qu'on la chagrine,
 Le fit taire à coups de gourdin.

Quand on sut ce mauvais ménage,
 On chanta dans tout le village,
 Rions tous du sort de Colin :
 Il n'a par repas que chopine,
 Lui, qui n'a fait choix de Claudine
 Que parce qu'elle vendait du vin.

Le Serin.

Du serin qui te fait envie,
 Eglé, je te fais le présent ;
 C'était l'attribut de Lesbie,
 Le messager de son amant.
 Sans blesser la délicatesse,
 Songe qu'un tel cadeau, souvent,
 Expose un cœur à la tendresse,
 Et prépare un engagement.

Oiseau qui savez si bien plaire,
 Que votre sort me semble doux !
 Vous ne quitterez ma bergère,
 Que de son sein à ses genoux ;
 Quelquefois, d'un air de conquête,
 Echappant à ses jolis bras,
 Vous irez chanter sur sa tête,
 Et vos plaisirs et ses appas.

La nuit, une enceinte importune
 Doit vous mettre en captivité ;
 Près d'Eglé, c'est la loi commune,
 Il faut perdre la liberté.
 Mais quel sera votre avantage
 Aux premiers rayons du soleil !
 Vous sortirez de l'esclavage,
 Pour la baiser à son réveil.

Que cet oiseau te soit le gage
 D'un cœur qui toujours t'aimera !
 Si son naturel est volage,
 Tant de beauté le fixera.
 On perd tous ces goûts infidèles,
 Eglé quand on connaît ta loi ;
 Et tout ce qui porte des ailes
 Vient les oublier près de toi.

Sur un Fils Naturel.

AIR : Dans cette aimable solitude.

O toi ! qui n'eus jamais dû naître,
Gage trop cher d'un fol amour ;
Puisse-tu ne jamais connaître
L'erreur qui te donna le jour !

Que ton enfance

Goûte en silence

Le bonheur qui pour e'le est fait ;

Et que l'envie,

Toute ta vie,

Ignore ou taise ton secret !

La nature, au nom de ta mere,

Va t'offrir ses premiers bienfaits ;

Un air pur, un lait salulaire,

De doux fruits, un ombrage frais.

Que ton enfance, &c.

Renonce au-rang, à l'opulence,

L'honneur t'en fait la dure loi ;

Ne crains pourtant pas l'indigence,

L'amour l'écartera de toi.

Que ton enfance, &c.

Souvent une main inconnue

T'offrira quelque don nouveau ;

En secret une mere émue

Viendra pleurer sur ton berceau.

Connais ta mere,
 L'honneur sévere
 Lui défend de se découvrir ;
 Mais par tendresse,
 Mais par faiblesse,
 Une mere aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre
 Peut-être un jour tu la verras,
 Tour-à-tour dans ses bras te prendre,
 Et te remettre entre mes bras.

Connais ta mere
 L'honneur sévere
 Lui défend de se découvrir ;
 Mais par tendresse,
 Mais par faiblesse,
 Une mere aime à se trahir.

Tout Age a sa Poupée.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

ON l'a dit, et je le répète,
 L'homme est toujours à la bavette ;
 Mille puérils passe-tems
 Ne quittent jamais son idée :
 On a des hochets en tout tems,
 A tout âge on a sa poupée.

Médor, toujours à sa toilette,
 Pour ses habits seuls s'inquiète ;
 De se voir, et se faire voir,
 Il a toujours l'âme occupée :
 Son hochet est dans son miroir,
 Et sa figure est sa poupée.

Harpagon sans cesse calcule
 Ce que par mois il accumule ;
 Gagner est l'unique souhait
 Dont sa cervelle soit frappée :
 Le beau métal est son hochet ;
 Sa bourse lui sert de poupée.

Césarion n'a dans la tête
 Que bataille, exploits et conquête ;
 Cet illustre et vaillant guerrier
 Brave le salpêtre et l'épée :
 Son hochet est dans le laurier ;
 La gloire devient sa poupée.

Gourmandin, fameux parasite,
 Aux bonnes tables rend visite ;
 Son cœur, grand ami du buffet,
 Ne cherche que franche lipée :
 Le verre lui sert de hochet,
 Et la bouteille est sa poupée.

L'abbé Muguet souvent se mire,
 Grimace, minaudes, s'admire ;

Tous ses soins sont pour son toupet
 Et sa perruque retapée.
 Sa tabatière est son hochet,
 Sa tête lui sert de poupée.

Le Pouvoir de la Beauté.

AIR : *En amour, c'est au village.*

RIEN n'égale, ô ma Lidie;
 Le pouvoir de ta beauté,
 Le ruisseau de la prairie
 Te croit sa divinité,
 De son onde fugitive,
 Lorsque tu fais ton miroir,
 Ses petits flots, sur la rive,
 Se soulevent pour te voir.

Si je vois briller la rose
 D'une plus vive couleur ;
 Du lis que ta main arrose
 Si j'admire la blancheur,
 C'est que tes yeux ont sur elle
 Porté leur éclat soudain,
 Et que le lis étincelle
 De la neige de ta main.

Pour jouer avec nos belles,
 Paraîs-tu sur le gazon ;

D

Aussi-tôt les fleurs nouvelles
 Naissent dans l'herbe à foison.
 Tous les arbres du bocage
 Sur ta tête sont ployés,
 Et le sable du rivage
 Se change en or sous tes pieds.

Puis qu'Amour a dans mon ame,
 Du plus piquant de ses traits,
 En caractere de flamme
 Gravé tes divins attraits ;
 Par quels signes plus visibles
 Pourrai-je donc m'exprimer,
 Quand les êtres insensibles
 S'animent tous pour t'aimer ?

LE BUVEUR

Partagé entre le Vin et l'Amour.

VIVE le vin ! vive l'amour !
 Amant et buveur tour-à-tour,
 Je brave la mélancolie ;
 Jamais les peines de la vie
 Ne me coûterent de soupirs ;
 Avec l'amour, je les change en plaisirs ;
 Avec le vin, je les oublie.

Les Douze Ans.

C'EST donc ici qu'elle demeure,
Après quatre ans je vais la voir,
Je crains que d'aise elle ne meure,
Sitôt qu'elle va m'appercevoir.
Ah ! qu'elle doit être embellie
Depuis que nous sommes absens,
Elle était déjà si jolie
Qu'elle n'avait encore que douze ans.

On ouvre, c'est elle je gage—
Eh ! bon soir, c'est pourtant moi,
Qui viens exprès de mon village,
Pour te voir—mais est-ce bien toi.
Approche un peu que je te mire,
Je t'ai vu mille appas naissans ;
Combien de nouveaux j'en admire,
Que tu n'avais pas à douze ans.

Tu boudes—c'est que je tutoie ;
Pardon, c'est l'usage chez nous,
Et puis, dans l'excès de ma joie—
Mais je vais te parler par vous.
Auriez-vous perdu la parole ;
Dieu ! le fâcheux contre tems :
Votre babil était si drôle
Lorsque vous n'aviez que douze ans.

Ne vous nommez-vous plus Claudine ?
Pour moi je suis toujours Colin :

Vous étiez alors si badine,
 Je suis toujours un peu malin.
 On nous voyait sur la fougère
 Jouer tous deux en vrais enfans :
 Ne vous souvient-il pas, ma chère,
 Que jadis vous n'aviez que douze ans.

Approche un peu que je t'embrasse—
 Tu recules, mais pourquoi donc :
 La friponne s'en meurt d'envie ;
 Je la connais que de façon.
 Tu fais l'enfant—allons morguenne,
 Combien de fois, mignonne, aux champs,
 Je t'embrassais, qu'il t'en souviene,
 Lorsque tu n'avais que douze ans.

Adieu, car il faut que je parte ;
 Non, jamais vous ne me verrez—
 Allez, vous n'êtes qu'une ingrâte,
 Mais vous vous en repentirez :
 C'est fort mal, étant du village,
 De mépriser les paysans.
 Eh ! bon soir—c'est pourtant dommage ;
 Que n'a-t-elle encore ses douze ans !

Le Souvenir.

ARBRE charmant qui me rappelle
 Ceux où ma main grava son nom ;

Ruisseau limpide et beau vallon,
 En vous voyant, je cherche Estelle:
 O souvenir cruel et doux !
 Laissez-moi, que me voulez-vous ?

Si quelquefois, sous cet ombrage,
 Mes yeux succombent au sommeil,
 Je la vois, mais l'affreux réveil
 M'enlève une si chère image.
 O souvenir cruel et doux !
 Laissez-moi, que me voulez-vous ?

Insensé, quel est mon délire ?
 Je ne vis que par mes regrets ;
 Ah ! si je les perdais jamais,
 Que mon cœur serait prompt à dire :
 O souvenir cruel et doux !
 Revenez, pourquoi fuyez-vous ?

Les Adieux du Guerrier.

AIR : *Depuis longtemps j'ai trois mots à vous dire.*

Au champ d'honneur qu'illustra sa vaillance,
 Un beau guerrier expirait sans secours ;
 Ses yeux mourans se tournent vers la France,
 En regrettant son pays, ses amours.

Il se ranime, et, de sa main glacée,
 Prend un portrait attaché sur son cœur :

Il voit sa mie, et son âme oppressée
Jouit encore de son dernier bonheur.

“ Adieu,” dit-il, “ ô toi dont la tendresse,
“ D’un si doux charme, embellissait mes jours !
“ Adieu sermens, plaisirs, transports, ivresse !
“ La mort approche—adieu donc pour toujours.
“ Que sur mon cœur ton image pres-
“ Prolonge au moins ces heureux sou-
“ Et que ton nom, si cher à ma pensée,
“ Se mêle encor à mes derniers soupirs !”

A ce Soir !

Air : *Un soir dans la forêt prochaine.*

A ce soir ! flatteuse espérance,
Doux signal donné par l’amour ;
Tu consoles pendant le jour
Deux amans forcés au silence.
Cédant au rigoureux devoir
Qu’impose la raison sévère,
Qu’il est facile de se taire
Quand on peut se dire : à ce soir !

Souvent un geste, un regard tendre,
Tiennent lieu de ces mots charmans,
Aux cœurs fideles des amans,
Qu’ils savent bien se faire entendre !

Devant témoins, c'est—au revoir !
 Que tout haut prononce une belle ;
 Mais l'amour, agitant son aile,
 Repète tout bas : à ce soir !

Moins sensible que téméraire,
 L'indiscret qui sait tout oser,
 En plein jour ravit un baiser,
 Et veut regner avant de plaire.
 Sans trop compter sur son pouvoir,
 Et, sentant le prix du mystère,
 L'amant délicat et sincère
 A peine ose dire : à ce soir !

Le Temps fait passer l'Amour.

A VOYAGER passant sa vie,
 Certain vieillard, nommé le Temps,
 Près d'un fleuve arrive et s'écie,
 Ayez pitié de mes vieux ans ;
 Eh quoi ! sur ces bords on m'oublie,
 Moi qui cause tous les instans.
 Mes chers amis je vous supplie,
 Venez, venez passer le temps.

De l'autre côté, sur la plage,
 Plus d'une belle regardait,
 Et voulait aider son passage
 Sur un bateau qu'amour guidait.

Mais l'une d'elles, bien plus sage,
 Leur répétait ces mots prudens :
 Ah ! souvent on a fait naufrage
 En cherchant à passer le tems.

L'Amour gaîment pousse au rivage,
 Vient aborder auprès du Tems ;
 Il lui propose le voyage,
 S'embarque et s'abandonne aux vents.
 Agitant ses rames légères,
 Il dit et redit dans ses chants :
 Vous voyez bien, jeunes bergeres,
 Que l'Amour fait passer le tems.

Mais à la fin l'Amour se lasse,
 Ce fut là toujours son défaut ;
 Le Tems prends la rame à sa place,
 Lui disant : quoi ! céder si tôt !
 Pauvre enfant, quelle est ta faiblesse !
 Tu dors, et je chante à mon tour,
 Ce vieux refrain de la sagesse :
 Que le tems fait passer l'amour.

Alexis et Alis.

POURQUOI rompre leur mariage,
 Méchans parens ?
 Ils auraient fait si bon ménage
 A tous momens !

Que sert d'avoir bague et dentelle
 Pour se parer ?
 Ah ! la richesse la plus belle
 Est de s'aimer.

Quand on a commencé la vie
 Disant ainsi :
 Oui, vous serez toujours ma mie,
 Vous mon ami.
 Quand l'âge augmente encor l'envie
 De s'entr'unir,
 Qu'avec un autre on nous marie,
 Vaut mieux mourir.

A sa mere, étant déjà grande,
 La pauvre Alis
 A deux genoux un jour demande
 Son Alexis :
 Ma mere, il faut par complaisance
 Nous marier.
 Ma fille, je veux l'alliance
 D'un conseiller.

La fille, à cette barbarie,
 Bien fort pleura.
 Au couvent de Sainte-Marie
 On l'enferma.
 Là, pendant trois ans éperdue,
 Elle a gémi,
 Sans avoir un instant la vue
 De son ami.

Un jour, quelle malice d'ame !

La mere a dit :

Alexis a pris une femme

Sans contredit.

Et puis, lui montrant une lettre,

Lui dit : Voyez ;

Il vous écrit, c'est pour permettre

Que l'oubliez.

Alors conseiller et notaire

Arrivent tous ;

Le curé fait son ministere :

Ils sont époux.

Pour elle, hélas ! festins et danse

Ne sont qu'ennui,

Toujours lui vient la souvenance

De son ami.

Le soir plus grande fâcherie

Saisit son cœur ;

Sa mere, sa tante la crie

Toute en fureur.

Tout comme un brebis qu'on mene

Droit au boucher,

La pauvrette en pleurant se traîne

Pour se coucher.

Vrai Dieu ! qu'Alis, honnête et sage

Se conduit bien !

Tous autres soins que du ménage

Ne lui sont rien.

Voyant de son époux la flamme
 Qu'il lui portait,
 Elle lui donnait de son ame
 Ce qui restait.

Hélas ! son ame toute entiere
 A ses ennuis,
 Gardait son amitié premiere
 Pour Alexis.
 Cinq ans, en dépit d'elle-même,
 Passa ses jours
 A se reprocher qu'elle l'aime,
 L'aimant toujours.

Pour chasser de sa souvenance
 L'ami secret,
 On se donne tant de souffrance
 Pour peu d'effet !
 Une si douce fantaisie
 Toujours revient ;
 En songeant qu'il faut qu'on l'oublie ;
 On s'en souvient.

D'Alis dans sa mélancolie
 Un jour l'époux
 Lui mene un marchand d'Arménie
 Pour des bijoux.
 Ma moitié, fait quelques emplettes
 De son écrin ;
 Perles et nœuds sont des recettes
 Pour le chagrin.

Baise-moi ; moutonne chérie,
 Je vais au plaid :
 Tiens, prends de son orfèvrerie
 Ce qui te plait.
 L'argent n'est que pour qu'on se donne
 Quelque bon tems ;
 N'épargne rien : voilà, mignonne,
 Cent écus blancs.

Il part : le marchand en silence
 L'écrin montrait,
 Qu'Alis avec indifférence
 Considérait.
 Chaque fois qu'il montre à la dame
 Perle ou saphir,
 Chaque fois du fond de son ame
 Part un soupir.

En lui toute fleur de jeunesse
 Apparaissait ;
 Mais longue barbe, air de tristesse,
 La ternissait.
 Si de jeunesse on doit attendre
 Beau coloris,
 Pâleur qui marque une ame tendre
 A bien son prix.

Mais Alis soucieuse et sombre
 Rien ne voyait :
 Pourtant aux longs soupirs sans nombre
 Qu'il répétait,

D'où lui vient, dit-elle en soi-même,
Tant de chagrins ?
Ah ! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains !

Las ! qu'avez-vous qui vous soucie ?
Comme je voi ?
Si c'est d'aimer, je vous en prie,
Dites-le moi.
Eh ! que sert de conter, madame,
Un déplaisir,
Quir jamais, jamais de mon ame
Ne peut sortir.

Il est un trésor dans le monde
Que je connais :
Long-tems en espoir je me fonde
Que je l'aurai ;
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir,
Tant plus j'aurais donné ma vie
Pour le tenir.

Le voir cent fois dans la journée
Me plaisait tant !
Je l'emportais en ma pensée
En le quittant.
Lorsqu'un démon, par grand rancune,
Vint l'enlever ;
Et d'un autre en fit la fortune
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde
 Quand je l'appris ?
 Pour m'en aller au bout du monde
 M'en départis.
 Non, que jamais en moi je pense
 De l'oublier ;
 Mais pour mourir de ma constance
 A le pleurer.

Marchand, est-ce or en broderie
 Que ce trésor——
 Madame, hélas ! ce que j'envie
 Surpasse l'or——
 Sont-ce rubis ?—— J'aurais sans peine
 Rubis perdu.——
 C'est donc le trousseau de la reine ?——
 Ah ! c'est bien plus.

Depuis qu'on vint, par grand dommage,
 Me la ravir,
 J'en ai tiré la chère image
 De souvenir :
 J'ai, la voyant, l'âme remplie
 De désespoir,
 Et ne garde pourtant la vie
 Que pour la voir.

Ne tardez pas, je vous en prie,
 Arménien :
 Que cette image tant chérie
 Je voie enfin.

Lors, avec un soupir qu'il jette
 Plus loin encor,
 De son sein tire une tablette
 Dans un drap d'or.

Alis soudain prit la dorure,
 La déplia,
 Sur la tablette, d'écriture
 Ces mots trouva :
 " Ici je contemple à toute heure
 " Dans les soupirs,
 " Je garde tout ce qui demeure.
 " De mes plaisirs."

Alors Alis la table ouvre
 Tant vîtement :
 Eh ! qu'est-ce donc qu'elle y découvre
 Pour son tourment ?
 La voilà toute évanouie
 A cet aspect.
 Qui n'eût même transe sentie ?
 C'est son portrait.

Alis, mon Alis tant aimée :
 Hélas ! c'est moi ;
 Alis, Alis tant regrettée,
 Ranime toi.
 Ton Alexis vient de Turquie
 Tout à l'instant,
 Pour te voir et quitter la vie
 En te quittant.

Par ces tristes mots ravimée,
 Alis parla :
 Alexis, j'ai ma foi jurée,
 Un autre l'a :
 Je ne dois vous voir de ma vie
 Un seul instant ;
 Mais ne mourrez pas, je vous prie,
 Partez pourtant.

Voulant, pour complaire à sa mie,
 Partir soudain,
 Avant que pour jamais la fuie,
 Lui prend la main.
 L'époux survient—A cette vue
 Tout en fureur,
 Leur a d'une dague pointue
 Percé le cœur.

Alexis mort, Alis mourante,
 Les yeux baissés,
 Dit : Je péris, mais innocente ;
 Ce m'est assez :
 Mon époux, votre barbarie
 Verse mon sang :
 Je meurs, sans regretter la vie,
 En vous plaignant.

Depuis cet acte de sa rage,
 Tout effrayé,
 Dès qu'il fait nuit, il voit l'image
 De sa moitié,

Qui du doigt montrant la blessure
 De son beau sein,
 Appelle, avec un long murmure,
 Son assassin.

Rosine.

Que Rosine est touchante et belle,
 Elle plaît sans le rechercher,
 La nature y songe pour elle,
 Et défend à l'art d'y toucher.

Sa figure douce et naïve
 Est semblable à la fleur des champs,
 Qui, sans soins, sans qu'on la cultive,
 Naît de l'haleine du printems.

Mais pour plaire encor davantage,
 Il faudrait qu'elle eût un amant :
 L'amour est le fard de son âge,
 Et l'on s'embellit en aimant.

L'amour est le zéphyr des belles ;
 Les belles sont autant de fleurs :
 Il les caresse avec ses ailes,
 Pour faire naître leurs couleurs.

Portrait d'une Maîtresse Désirée.

AIR : *Je suis Lindor, &c.*

D'AIMER jamais si je fais la folie,
 Et que je sois le maître de mon choix ;
 Connaît, Amour, celle qui sous tes loix
 Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille ;
 Trop de fadeur suit de près la beauté.
 Simples attraits peignent la volupté ;
 Joli minois de feu d'amour pétille.

Je la voudrais moins coquette que tendre,
 Sans être Agnès ayant peu de désirs ;
 Sans les chercher se livrant aux plaisirs,
 Les augmentant en voulant s'en défendre.

Je la voudrais sans goût pour la parure,
 Sans négliger le soin de ses appas ;
 Quelque peu d'art qui ne s'aperçoit pas,
 Ajoute encore au prix de la nature.

Je la voudrais n'ayant pas d'autre envie,
 D'autre bonheur que celui de m'aimer.
 Si cet objet, Amour, peut se trouver,
 De te servir je ferai la folie.

Portrait d'un Amant Désiré.

Même air que le précédent.

Au traître Amour je me ferais peut-être;
 Si je trouvais à ma guise un amant,
 Tendre et soumis sans être languissant;
 Qui, bien aimé, craignît de le paraître.

Je le voudrais d'une taille agréable,
 L'air gai, l'œil vif, plein d'esprit et de feu,
 Qui de l'amour ne se fit point un jeu,
 Qui de tromper n'eût point l'art détestable.

D'un important qu'il n'ait point le costume,
 Qu'il soit sensé, mais non sur le retour;
 Dans les beaux jours le flambeau de l'amour
 Quand il s'éteint, d'un rien on le rallume.

De la gaité qu'il fasse sa déesse;
 Des ris, des jeux qu'il s'occupe toujours;
 Le feu d'amour brûle un instant du jour,
 Mais la gaité nous amuse sans cesse.

Je veux le voir même au sein de l'ivresse,
 Me reprocher que j'ai trop combattu,
 Et si pour lui je manque à la vertu,
 Qu'il m'en console à force de tendresse.

L'Amour Eternel.

AIR : *Je t'aimerai, je chérirai ma chaîne.*

Je t'aimerai d'un sentiment sincère,
 Autant que dure un éclair dans les cieux,
 Aussi longtems que reste dans mon verre
 Le vin d'Aï le Champagne moussieux.
 Je t'aimerai d'un sentiment sincère,
 Autant que dure un éclair dans les cieux.

Je t'aimerai, je te serai fidele,
 Comme Zéphir l'est à toutes les fleurs ;
 Comme à Paris l'amant l'est à sa belle ;
 Comme une belle à ses adorateurs.
 Je t'aimerai, je te serai fidele
 Comme Zéphir l'est à toutes les fleurs.

Le Nid de Fauvettes.

Je le tiens ce nid de fauvette :
 Ils sont deux, trois, quatre petits.
 Depuis si long-tems je vous guette,
 Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles,
 Débattez-vous, oh ! c'est en vain :
 Vous n'avez pas encor des ailes ;
 Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mere,
 Qui pousse des cris douloureux ?
 Oui, je le vois, oui, c'est leur pere,
 Qui vient voltiger autour d'eux.

Ah ! pourrai-je causer leur peine,
 Moi qui l'été, dans nos vallons,
 Venais m'endormir sous un chêne,
 Au bruit de leurs douces chansons.

Hélas ! si du sein de ma mere
 Un méchant venait me ravir !
 Je le sens bien, dans sa misere,
 Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
 Pour vous arracher vos enfans !
 Non, non, que rien ne vous sépare,
 Non : les voici, je vous les rends.

Apprenez leur, dans le bocage,
 A voltiger auprès de vous ;
 Qu'ils écoutent votre ramage,
 Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
 Je reviendrai dans les vallons
 Dormir quelquefois sous un chêne,
 Au bruit de leurs jeunes chansons.

Le Siècle Pastoral.

AIR : *Vous qui du vulgaire stupide.*

PRÉCIEUX jours dont fut ornée
 La jeunesse de l'Univers,
 Par quelle triste destinée
 N'êtes-vous plus que dans nos vers ?
 Votre douceur charmante et pure
 Cause nos regrets superflus ;
 Telles qu'une tendre peinture
 D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre aussi riche que belle,
 Unissait dans ces heureux tems
 Les fruits d'une automne éternelle,
 Aux fleurs d'un éternel printemps.
 Tout l'Univers était champêtre,
 Tous les hommes étaient bergers ;
 Les noms de sujet et de maître
 Leur étaient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
 Compagne de l'égalité,
 Tous, dans une même abondance,
 Goûtaient même tranquillité :
 Leurs toits étaient d'épais feuillages,
 L'ombre des saules leurs lambris ;
 Les temples étaient des bocages,
 Les autels des gazons fleuris.

Ils ignoraient les arts pénibles,
 Et les travaux nés du besoin ;
 Des arts enjoués et paisibles
 La culture fit tout leur soin.
 La tendre et touchante harmonie
 A leurs jeux doit ses premiers airs ;
 A leur noble et libre génie
 Apollon doit ses premiers vers.

On ignorait dans leurs retraites
 Les noirs chagrins, les vains desirs,
 Les espérances inquiètes,
 Les longs remords, des courts plaisirs :
 L'intérêt au sein de la terre
 N'avait point ravi les métaux,
 Ni soufflé le feu de la guerre,
 Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs dans leur héritage
 Coulans leurs jours jusqu'au tombeau,
 Ne connaissaient que le rivage
 Qui les avait vus au berceau :
 Tous dans d'innocentes délices,
 Unis par des nœuds pleins d'attrait,
 Passaient leur jeunesse sans vices,
 Et leur vieillesse sans regrets.

La bergère aimable et fidelle
 Ne se piquait pas de savoir ;
 Elle ne savait qu'être belle,
 Et suivre la loi du devoir ;

La fougere était sa toilette ;
 Son miroir le cristal des eaux ;
 La jonquille et la violette
 Étaient ses atours les plus beaux :

On la voyait dans sa parure
 Aussi simple que ses brebis :
 De leur toison commode et pure
 Elle se filait des habits.
 O regne heureux de la nature,
 Quel dieu nous rendra tes beaux jours !
 Justice, égalité, droiture,
 Que n'avez-vous régné toujours !

Ne peins-je point une chimere ?
 Ce charmant siècle a-t-il été ?
 D'un auteur témoin oculaire
 En sait-on la réalité ?
 J'ouvre les fastes sur cet âge :
 Par-tout je trouve des regrets ;
 Tous ceux qui m'en offrent l'image
 Se plaignent d'être nés après.

Les Echappes.

VOTRE destin, jeunes beautés,
 Est d'aimer et de plaire,
 C'est en vain que vous résistez
 A l'enfant de Cythere :

Quand vous voyez ce bel enfant,
 Dont l'air si doux vous frappe,
 Vous baissez les yeux, mais avant,
 Un regard vous échappe.

Quelquefois, d'un air enfantin,
 Près de vous il folâtre ;
 Il baise un gant, même la main,
 Ou bien un bras d'albâtre.
 Sa témérité vous surprend,
 Mais sa grace vous frappe ;
 Pourtant vous grondez, mais avant,
 Un sourire vous échappe.

Mais lorsqu'il conte doucement
 Son amoureux martyre,
 Et qu'il vous exprime en tremblant
 Ce qu'il craint ou désire,
 Ses paroles et ses accens,
 Tout vous émeut, vous frappe,
 Pourtant vous fuyez, mais avant,
 Un soupir vous échappe.

Bientôt de votre œil attendri
 Une larme s'échappe ;
 Le mot j'aime, ce mot chéri,
 De votre bouche échappe.
 La fleur qui pare votre sein,
 Sans le vouloir, s'échappe ;
 Et puis l'amour, ce dieu malin,
 Lui-même, hélas ! s'échappe.

Amis, la Vieillesse.

AIR : *Amis, la jeunesse.*

AMIS, la vieillesse
 Dans son tems goûta le plaisir,
 Elle eût la sagesse
 D'en savoir jouir.

Faut tôt ou tard laisser l'amour,
 Mais nous pourrons boire toujours ;
 Car du plaisir le souvenir
 Peut bien consoler la vieillesse,
 Amis, la vieillesse, &c.

Bien vite, hélas ! le tems s'enfuit,
 Mais quand on l'a mis à profit,
 L'attrait flatteur d'autre bonheur
 Peut bien amuser la vieillesse.
 Amis, la vieillesse, &c.

La Rose.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
 Objet des baisers du Zéphyr ;
 Reine de l'empire de Flore,
 Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis je ? hélas ! diffère encore,
 Diffère un moment à t'ouvrir ;

Le jour qui doit te faire éclore
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui doit subir la même loi :
Rose, tu dois briller comme elle,
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Viens la parer de tes couleurs ;
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône et ton tombeau.
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

L'amour aura soin de t'instruire
De quel côté tu dois pencher.
Eclate à mes yeux sans leur nuire ;
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ta défense,
Garde une épine à mes rivaux,

Qu'enfin elle rende les armes
Au dieu qui forma mes liens,
Et qu'en voyant périr tes charmes,
Elle apprenne à jouir des siens.

L'Age pour l'Amour.

AIR : *De l'oiseau qui t'a fait envie.*

QUINZE ans !—Thémire, ô le bel âge !
Des doux plaisirs c'est la saison,
De tes quinze ans fait bon usage :
A quinze ans l'Amour fait moisson.
Avant quinze ans une bergere
Est du nombre encor des enfans :
Il faut avoir quinze ans pour plaire :
On n'est point Belle avant quinze ans.

A quinze ans finit la culture ;
Le bouton alors devient fleur.
C'est à quinze ans que la nature
Parle à nos sens, nous donne un cœur.
A cinq ans, on verse des larmes ;
A dix sont les jeux innocens ;
A douze, les tendres alarmes :
Mais pour aimer il faut quinze ans.

Les Bizarreries de l'Amour.

L'ART à l'amour est favorable,
Et sans art l'amour sait charmer ;
A la ville on est plus aimable ;
Au village, on sait mieux aimer.

Ah ! pour l'ordinaire,
 L'amour ne sait guere
 Ce qu'il permet, ce qu'il défend,
 C'est un enfant, c'est un enfant.

Ici, de la simple nature
 L'amour suit la naïveté ;
 En d'autres lieux, de la parure
 Il cherche l'éclat emprunté.

Ah ! pour l'ordinaire, &c.

Souvent une flamme chérie
 Est celle d'un cœur ingénu ;
 Souvent par la coquetterie
 Un cœur volage est retenu.

Ah ! pour l'ordinaire, &c.

A voltiger de belle en belle
 On perd souvent l'heureux instant,
 Souvent un berger trop fidele
 Est moins aimé qu'un inconstant.

Ah ! pour l'ordinaire, &c.

L'Amour, suivant sa fantaisie,
 Ordonne et dispose de nous :
 Ce dieu permet la jalousie,
 Et ce dieu punit les jaloux.

Ah ! pour l'ordinaire, &c.

A son caprice on est en butte ;
 Il veut les ris, il veut les pleurs ;

Par les rigueurs on les rebute,
 On l'affaiblit par les faveurs.
 Ah ! pour l'ordinaire, &c.

ELOGE

Funebre d'un Seigneur de Village.

AIR : *M. de la Palisse est mort.*

En bons chrétiens pleurons la mort
 De Monsieur de la Rappiniere,
 Qui n'a jamais fait aucun tort—
 A quiconque il n'en a pu faire.

A tous il offrait son appui,
 Par une rare bienveillance ;
 Et l'on pouvait compter sur lui—
 Quand on vivait dans l'abondance.

Des requêtes qu'on lui portait,
 Il ne se lassa de sa vie :
 Il lisait tout, tout écoutait—
 Quand c'était son apologie.

Devant lui parler de procès,
 C'était lui causer une angoisse ;
 Monseigneur ne plaïda jamais—
 Que contre toute sa paroisse.

Quoiqu'il se fût bien signalé,
Sa modestie était extrême.
A la guerre il avait brillé—
Car il en convenait lui-même.

A la Cour, lorsqu'il se trouvait,
Sur ses pas volait mainte belle ;
La reine même le suivait—
Quand il cheminait devant elle.

De la grandeur, ô triste sort !
Une fièvre éclipse la sienne,
Les médecins le voyant mort—
Ne pensent pas qu'il en revienne.

Quel dommage, disent tout haut
Ses vassaux, que ce coup désole—
Qu'il ne soit mort dix ans plus tôt !
Pourtant faut-il qu'on se console.

Le Tourtereau tué à la Chasse.

AIR : *Vous qui du vulgaire stupide.*

CŒUR pur où régnait l'innocence,
Touchante image du bonheur,
Modele heureux de la constance,
Symbole ailé de la douceur !
D'un plomb que le salpêtre anime,
Tu reçois le coup dans tes flancs ;

Tu meurs, hélas ! triste victime
De nos cruels amusemens.

J'ai vu—J'ai vu ta jeune amante,
Sensible au coup qu'on t'a porté,
S'éloigner d'une aîle tremblante,
Et fuir d'un vol précipité.
Heureuse, si la main cruelle,
Sous qui tu tombas expirant,
L'eût par une atteinte mortelle,
Rejointe à son fidel amant !

Je la suivis dans un bocage,
Où, s'enivrant de ses douleurs,
Son triste et douloureux ramage,
A mes yeux arracha des pleurs :
De l'écho la nymphe attendrie,
Répéta ses tendres accens ;
Ecoute-les, ombre chérie,
Je les retins, je te les rends.

“ Ainsi l'on t'enleve à ma flamme ?
“ Ainsi s'éteignent nos amours !
“ La mort, sans respecter leur trame,
“ A pu trancher de si beaux jours !
“ Quel crime ?—peut être infidele—
“ Non, non, tu ne le fus jamais.
“ Notre tendresse mutuelle
“ Servait d'exemple en nos forêts.

" Un même jour nous donna l'être ;
 " D'époux constans, gages chéris ;
 " Un même berceau nous vit naître,
 " Toujours heureux, toujours unis.
 " L'hymen devait, amans encore,
 " Couronner nos tendres desirs,
 " Quand le printems eût fait éclore
 " Un sanctuaire à nos plaisirs.

" De ce témoin de ma tendresse,
 " De l'arbre où je reçus ta foi,
 " Entends la voix de ma tristesse,
 " Ombre chérie, écoute-moi ;
 " Aux pleurs je consacre le reste
 " Des jours destinés au bonheur :
 " Tu meurs, frappé d'un coup funeste ;
 " Moi, je mourrai de ma douleur."

On sait qu'à leurs moitiés fideles,
 Dans leurs tendres engagemens,
 Les innocentes tourterelles
 Gardent la foi de leurs sermens :
 Depuis ce jour, triste, mourante,
 Elle confie à nos forêts,
 D'une voix plaintive et touchante,
 Ses pleurs, son amour, ses regrets.

Toi, dont le souvenir si tendre
 Pour jamais nourrira mon cœur,
 Charmant oiseau, puisse ta cendre
 Etre sensible à sa douleur !

Puissé-je, au gré de ma tendresse,
Comme toi, pour t'avoir chanté,
Vivre chéri de ma maîtresse,
Et mourir aussi regretté !

Le Prix du Moment.

AIR ; Tout est dit.

TANT qu'un jeune galant desire,
A la beauté qui le ravit,
Il a mille choses à dire,
Son discours jamais ne finit :
Mais, dès qu'il a signé certaine clause,
Des jolis mots la source se tarit ;
Sa bouche est close,
Tout est dit.

Quand votre fille devient grande,
Mere, ne la quittez jamais ;
C'est un soin que je recommande
Contre mes propres intérêts.
Craignez qu'Amour près d'elle ne s'arrête ;
Jamais ce dieu n'est long dans son récit :
Tournez la tête,
Tout est dit.

Filles qui craignez le dommage
Que les amans peuvent causer,

Résistez au premier langage
 Dont ils veulent vous amuser ;
 Si vous tardez, votre péril redouble ;
 De son flambeau l'Amour vous éblouit :
 Quand l'œil est trouble,
 Tout est dit.

L'Amour sans Intérêt.

AIR : *Que les Bergers de nos Hameaux.*

QUE les bergers de nos hameaux
 Soient éblouis de l'éclat des richesses ;
 Fortune, à l'ombre des ormeaux,
 Je ne suis point séduit par tes promesses.
 L'Amour me fait un sort plus doux ;
 J'en sais goûter le délice suprême ;
 J'ai des rivaux, qu'ils soient jaloux ;
 J'ai le bonheur de plaire à ce que j'aime.

Ma maîtresse a de la beauté :
 Dans ces cantons tout le monde l'adore ;
 Mais loin d'en tirer vanité,
 Il nous paraît qu'elle seule l'ignore.
 Elle est sensible à mon amour ;
 Et pour le prix de ma tendresse extrême,
 Je l'entends redire à son tour :
 J'ai le bonheur de plaire à ce que j'aime.

Toi qui pour objet de tes vœux,
Cherche les biens, les amasse ou les donne :

Toi dont le vol ambitieux

Te place auprès du monarque et du trône,
Mille beautés briguent ta foi ;

Mais es-tu sûr d'être aimé pour toi-même ?

Et peux tu dire, ainsi que moi :

J'ai le bonheur de plaire à ce que j'aime ?

Fortune, emplois, brillans honneurs,
Riches palais, dignités, abondance ;

Étalez vos charmes trompeurs,
Et des humains remplissez l'espérance.

Insensible à tous vos attraits,

A les braver mon plaisir est extrême :

Non, non, vous ne vaudrez jamais

Le sort charmant de plaire à ce que j'aime.

Ce qui pouvait se faire en un Jour.

AIR : *Le connais-tu ma chere Eléonore ?*

DEPUIS trois ans, j'ai trois mots à vous dire ;

Depuis trois ans, l'amour a mon secret ;

Depuis trois ans, il dut vous en instruire ;

Depuis trois ans, le perfide est discret.

Depuis trois ans, la gaité m'est ravie ;

Depuis trois ans, vous captivez mon choix ;

Depuis trois ans, vous réglez sur ma vie ;
Depuis trois ans, je languis sous vos loix.

Depuis trois ans, le repos fuit mon ame ;
Depuis trois ans, le sommeil fuit mes yeux ;
Depuis trois ans, je gémis de ma flamme ;
Depuis trois ans, je pourrais être heureux.

Chanson.

AIR : *Chanson, Chanson.*

DE l'amour qui touche votre ame,
Voulez-vous voir durer la flamme
Jusqu'au tombeau ?
Qu'il soit toujours dans l'esclavage ;
Si jamais vous ouvrez la cage,
Adieu l'oiseau.

Si l'Amour me trouve cruelle,
C'est qu'il n'est pas aussi fidele
Qu'il parait beau.
Son inconstance me désole ;
Sitôt qu'on le flatte, il s'envole
Comme un oiseau.

Au dieu Plutus tout est possible ;
Rien n'est tel pour rendre sensible,
Qu'un beau cadeau.

Par cet appas, la plus ingrate,
Se prend aisément par la patte,
Comme un oiseau.

Qu'ils savent bien vider la poche,
Ceux qui montent de la basoche,
Dans le barreau !
Le procureur le moins habile,
A voler est bientôt agile—
Comme un oiseau.

Lorsqu'un riche faquin s'étale
Dans la vaste et superbe salle
De son château,
Croit-il en avoir davantage ?
Point du tout ; ce n'est point la cage
Qui fait l'oiseau.

Près d'un mari brusque et sauvage,
Mettons la douceur en usage ;
Rien n'est si beau !
Des soins flatteurs, un doux langage,
L'apprivoiseront dans sa cage,
Comme un oiseau.

Ce qui fait toujours plaisir.

De la jeune Thémire
Mon cœur est amoureux ;

Elle ne fait que rire
 De mes plus tendres vœux.
 Sa froideur est extrême,
 Je ne puis la fléchir ;
 Mais, qu'importe, je l'aime,
 Ca fait toujours plaisir.

Cette beauté charmante
 Prend plaisir à mes sons ;
 Toujours, lorsque je chante,
 Elle aime mes chansons.
 Si j'exerce ma muse
 C'est pour la divertir ;
 Du moins quand on amuse,
 Ca fait toujours plaisir.

Je suis sans conséquence,
 Et mon jaloux rival
 Enrage quand il pense
 Que je ne suis pas mal.
 Cela le désespère,
 Il ne peut me souffrir ;
 Il croit qu'on me préfère,
 Ca fait toujours plaisir.

Quoique sans espérance,
 J'aime mieux ses rigueurs ;
 Et son indifférence,
 Que d'être heureux ailleurs.

A vouloir trop prétendre
 Je m'en ferais bannir ;
 Mais la voir et l'entendre,
 Ca fait toujours plaisir.

Les Statues Animées.

AIR : De tous les Capucins du monde.

QU'AUPRES d'un jeune homme on étale
 Quelque trait de bonne morale,
 Maxime ou quatrain de l'ybrac,
 Il s'endort, l'oreille est fermée :
 De fillettes parlez-lui—tac !
 Voilà la statue animée.

Quand quelque plaideur communique
 Ses papiers à gens de pratique,
 Si rien n'accompagne le sac,
 On s'endort, l'oreille est fermée :
 Mais joignez-y de l'argent—tac !
 Voilà la statue animée.

Auprès d'une femme galante,
 Servez vous de phrase élégante ;
 Parlez-lui Voiture ou Balzac,
 Elle dort, l'oreille est fermée :
 Prenez le ton du caissier—tac !
 Voilà la statue animée.

Quand pour quelque ancienne dépense
On vient faire la révérence
Au chevalier de Crédillac ;
Il s'endort, l'oreille est fermée ;
Mais parlez lui d'un diner—tac !
Voilà la statue animée.

Qu'on propose à la jeune Ismene
Un mari, dont la soixantaine
Commence à faire un almanach ;
Elle dort, l'oreille est fermée :
Si c'est un jeune égrillard—tac !
Voilà la statue animée.

L'an passé, la jeune Amarante
Fut très-long-tems pâle et mourante ;
Des médecins tout le micmac
N'opéra que de la fumée ;
Vient un jeune colonel—tac !
Voilà la statue animée.

Lise à douze ans était pécore ;
Aucun soupir n'avait encore
Pressé son petit estomac :
Tircis vient, elle en est charmée ;
Dans le moment l'amour fit—tac !
Voilà la statue animée.

Lucy et Colin.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette;*

ECOUTEZ MOI, faciles belles,
Apprenez à fuir les trompeurs ;
Ecoutez, amans infideles,
La peine due aux suborneurs,

Lucy, des filles de Vincennes,
Etait la plus riche en attraits ;
Jamais l'eau pure des fontaines
Ne réfléchit de plus beaux traits,

Hélas ! des peines trop cuisantes,
Hélas ! un amoureux souci
Vint ternir les roses brillantes
Sur le tein vermeil de Lucy.

Vous avez vu souvent l'orage,
Qui courbait les lys d'un jardin !
De ces lys elle était l'image,
Et déjà penchait vers sa fin.

Par trois fois on entend la cloche
Dans le silence de la nuit ;
Par trois fois le corbeau s'approche,
Frappe aux vitres, crie et s'enfuit.

Ce cri, cette cloche cruelle—
Lucy comprit tout aisément ;

Aux filles en pleurs autour d'elle,
Elle dit ces mots en mourant :

Cheres compagnes, je vous laisse ;
Une voix semble m'appeller,
Une main que je vois sans cesse
Me fait signe de m'en aller.

L'ingrat que j'avais cru sincere,
Me fait mourir, si jeune encor :
Une plus riche a su lui plaire :
Moi qui l'aimais, voilà mon sort !

Ah, Colin ! ah ! que vas tu faire ?
Rends-moi mon bien, rends-moi ta foi.
Et toi, que son cœur me préfère,
De ses baisers détourne toi.

Dès le matin en épousée
A l'église il te conduira ;
Mais homme faux, fille abusée,
Songez que Lucy sera-là.

Filles, portez-moi vers ma fosse ;
Que l'ingrat me rencontre alors,
Lui, dans son bel habit de nôce,
Et Lucy sous le drap des morts.

Elle expire ; on creuse sa fosse,
Et l'époux la rencontre alors,

Lui dans son bel habit de nôce,
Et Lucy sous le drap des morta.

Que devient-il ? son cœur se serre,
Un froid mortel vient le transir :
Qu'a-t-il vu ? Lucy qu'on enterre,
Et Lucy qu'il a fait mourir.

Il tombe, chacun se disperse ;
L'épouse fuit loin de ce deuil.
Colin, baigné des pleurs qu'il verse,
Reste éperdu sur le cercueil.

Vaine et tardive repentance !
Pleurant ses premières amours,
Aux suites de son inconstance
Il ne survécut que deux jours.

Près de son amante fidelle
Les bergers l'ont porté, dit on ;
Et Colin repose avec elle,
Couvert par le même gazon.

La tombe reçoit mille offrandes ;
Deux à deux les amans constans
S'en viennent l'orner de guirlandes,
Au retour de chaque printems.

Vois cette pierre, amant volage,
Et crains un semblable destin :

Ayant que ton cœur se dégage,
Souviens-toi du sort de Colin.

PARODIE

De la Romance du Tonnelier.

AIR : *Dans un bois solitaire et sombre.*

PLUS enfant que sa poupée,
Iris, au bord d'un ruisseau,
Disposait pour sa pipée,
Ses lacets et son réseau ;
De surprise elle est frappée :
Dieu ! dit-elle, quel oiseau !

C'est la beauté, la jeune Iris ;
Mais, il vole, il fend les airs.
Ah ! dit-elle avec ivresse,
S'il se prenait dans mes fers,
Je le baiserais sans cesse :
Que ses jours me seraient chers !

Elle suit l'enfant qui vole,
Et qui rit de ses desirs :
La jeune Iris se désole,
Et croit voir fuir ses plaisirs.
Un vieillard qui la console,
Arrête ainsi ses soupirs.

Belle, tremblez de l'atteindre ;
 C'est un dangereux vautour ;
 Vous en avez tout à craindre :
 Apprenez que c'est l'Amour.
 Hélas ! il faudra vous plaindre,
 S'il se laisse prendre un jour.

VAUDEVILLE

De l'Amour au Village.

LUCAS me disait l'autre jour :
 Tout s'aime en ce riant bocage ;
 Aimons-nous donc à notre tour ;
 L'amour n'est qu'un badinage.
 Non, non, Colette depuis peu,
 Soupire et gémit en cachette.
 Ah ! c'est l'amour qui l'inquiète :
 L'amour n'est pas un jeu.

Le cœur ne ressent à la cour
 Qu'une ardeur tranquille et volage ;
 On s'aime, on s'oublie en un jour ;
 L'amour n'est qu'un badinage.
 Mais au village c'est un feu
 Qui gagne toujours, qui dévore ;
 On s'aime, il faut s'aimer encore ;
 L'amour n'est pas un jeu.

Quand j'ons bian pris de ce doux jus,
 J'aimons Lisette davantage ;
 Dam : c'est bras dessous, bras dessus :
 L'amour n'est qu'un badinage.
 Mais palsangué ! j'en fais l'aveu,
 Quand j'n'ons bu que de l'iau claire,
 Lisette a biau dire et biau faire :
 L'amour n'est pas un jeu.

Ma mere dit que tout amant
 Est dangereux ; c'est bien dommage !
 Va, me dit Guillot, elle ment :
 L'amour n'est qu'un badinage.
 Sur l'herbe asseyons nous un peu,
 Je veux te le faire connaitre ;
 Mais il me fit bien voir, le traitre !
 Qu'amour n'est pas un jeu.

Iris, avec un seul pompon,
 Embellit son jeune visage ;
 La toilette, pour ce tendron,
 N'est qu'un simple badinage.
 Mais pour Aminte, qui dans peu
 Aura sa trentaine complete,
 Je réponds bien que la toilette
 Ne sera pas un jeu.

Tant qu'avec sa femme, un marj
 Fournit aux frais du mariage,
 On le mitonne, il est chéri :
 L'hymen n'est qu'un badinage.

Mais laisse-t-il mourir son feu,
 Les soupçons troublent le ménage ;
 On gronde, on crie, on fait tapage ;
 L'hymen n'est pas un jeu.

Maman rit de mes rendez-vous
 Avec des garçons de mon âge,
 Et croit bonnement que pour nous
 L'amour n'est qu'un badinage.
 Mais j'ai mes douze ans depuis peu,
 Si je laisse faire Lisandre,
 Maman pourra bientôt apprendre,
 Qu'amour n'est plus un jeu.

Les Différens Etats.

AIR : *Et voilà comme l'homme, &c.*

INSENSE'S ! nous ne voyons pas
 Les chagrins des autres états,
 Et nous voulons changer le nôtre
 Souvent contre celui d'un autre,
 A qui le sien déplaît autant ;
 Et voilà comme
 L'homme
 N'est jamais content.

Heureux est le petit Colet,
 Dit le marquis avec regret !

Mais sous cet habit qui le gêne,
L'abbé, qui le porte avec peine,
Trouve son rôle rebutant ;

Et voilà comme

L'homme

N'est jamais content.

Que le marchand fait de bons coups,
Dit le rentier d'un ton jaloux !
L'autre dit que dans le commerce
Tout le trahit, tout le traverse,
Qu'on ne voit plus d'argent comptant !

Et voilà comme

L'homme

N'est jamais content.

L'hymen a-t-il joint, par ses nœuds,
L'amant à l'objet de ses vœux,
L'épouse perd sa bonne mine ;
L'époux trouve chez la voisine,
Je ne sais quoi de plus tentant ;

Et voilà comme

L'homme

N'est jamais content.

Lorsqu'à Tircis, pour l'appaiser,
Cloris laisse prendre un baiser,
Il veut une faveur plus grande :
Plus il obtient, plus il demande ;

Ses desirs vont en augmentant ;
 Et voilà comme
 L'homme
 N'est jamais content.

L'enfant voudrait devenir grand,
 Le vieillard être adolescent,
 La fille être femme, et puis veuve,
 La veuve se donner pour neuve,
 La vieille fixer un amant ;
 Et voilà comme
 L'homme
 N'est jamais content.

VAUDEVILLE

Du Ballet des Savoyards.

Air de la Pièce Curiense.

Vous allez voir, Messieurs, Mesdames,
 Tout ce que vous allez voir ;
 Un fat qui dit du bien des femmes,
 Et qui les sert sans espoir ;
 Un guerrier constant et discret,
 Qui rougit près d'un jeune objet :
 Ah ! la rareté merveilleuse !
 La pièce curieuse !

Ah ! remarquez un beau modele
 D'amour envers un mari ;
 C'est une épouse jeune et belle,
 Qui pleure un vieillard chéri ;
 Elle va descendre au tombeau,
 Pour s'y joindre à son tourtereau.
 Ah ! la rareté, &c.

Voyez deux petites maîtresses,
 Qu'une amitié tendre unit :
 Point de noirceur dans leurs caresses,
 Leur cœur parle, et non l'esprit.
 Voyez comme, par sentiment,
 L'une cache à l'autre un amant.
 Ah ! la rareté, &c.

Vous allez voir un petit-maitre
 Qui cache ses rendez-vous ;
 Heureux, sans vouloir le paraître,
 Il brûle ses billets-doux :
 Aux égards dus à la beauté,
 Il immole sa vanité.
 Ah ! la rareté, &c.

Un auteur qui se rend justice,
 Un critique sans aigreur,
 Un jeune page sans malice,
 Une prude sans vapeur,
 Un valet devenu commis,
 Qui hante ses anciens amis.
 Ah ! la rareté, &c.

Une coquette surannée,
 Qui n'a plus soin de son teint ;
 Qui, songeant au tems qu'elle est née,
 Renonce au ton enfantin,
 Des belles louant les attraits,
 Sans glisser un peu fide *mais*.
 Ah ! la rareté, &c.

Un bel-esprit sans perfidie,
 Sans orgueil et sans jargon,
 Qui de la bonne compagnie
 N'a pas pris le mauvais ton,
 Et qui ne déchira jamais
 Ses amis par de malins traits.
 Ah ! la rareté merveilleuse !
 La piece curieuse !

Les Problèmes.

AIR : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

QUI des deux est le plus à plaindre,
 De la veuve ou de l'orphelin ?
 Qui des deux est le plus à craindre,
 De la fièvre ou du médecin ?
 Du plumet ou de la coquette,
 Lequel sait mieux l'art de changer ?
 L'égalité semble parfaite ;
 L'affaire est encore à juger.

Les gens de robe et de finance,
 Dans leurs métiers sont différens ;
 Mais ils ont une ressemblance,
 C'est qu'ils vivent à nos dépens.
 Qui des deux sait mieux nous détruire ?
 Qui des deux sait mieux nous ronger ?
 C'est ce que je ne puis vous dire ;
 L'affaire est encore à juger.

Il est des chevaux qui promènent,
 Il en est qui sont promenés ;
 Combien en voyons-nous qui traînent !
 Combien en est-il de traînés !
 C'est un calcul qu'en cette ville
 Maint chiffreur voudrait arranger ;
 Mais l'ouvrage est trop difficile ;
 L'affaire est encore à juger.

Lorsque, dans l'amoureux mystère,
 Deux jeunes et tendres amans
 D'un feu mutuel et sincère
 Ressentent les transports charmans ;
 Qui des deux goûte davantage
 Le doux plaisir de s'engager ?
 Sont ils égaux dans leur partage ?
 L'affaire est encore à juger.

Trois suppôts d'humeur mercénaire,
 Huissier, procureur, et greffier,
 Furent, par les Dieux en colère,

Destinés pour nous châtier.
 Qui des trois à la main plus libre,
 Plus adroite pour vendanger ?
 La balance est en équilibre ;
 L'affaire est encore à juger.

De Canente et de Cythérée,
 Philis réunit les attraits ;
 Sa voix, en tout lieu admirée,
 Nous enchante autant que ses traits :
 Est-ce à la voir, est ce à l'entendre,
 Que l'on court le plus de danger ?
 C'est ce qu'aucun n'a pu m'apprendre ;
 L'affaire est encore à juger.

Les Invalides d'Amour.

AIR : *Non, non, vous n'êtes pas si belle.*

AMIS, il neige sur nos têtes ;
 A notre âge plus de conquêtes ;
 Renonçons aux tendres desirs.
 Abandonnés d'un dieu volage,
 Quittons Cythere avec courage,
 Et cherchons ailleurs des plaisirs.

Choisissez un bonheur durable.
 Jamais ingrat, toujours affable,
 Bacchus nous invite à sa cour.

Eurôlona nous dans sa milice ;
Ce dieu reçoit à son service
Les Invalides de l'Amour,

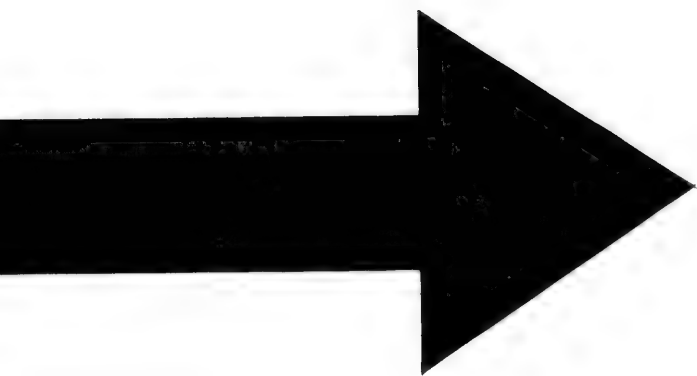
Les derniers Adieux.

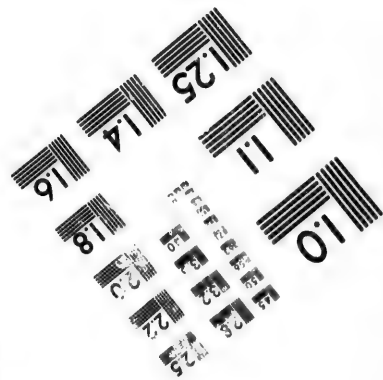
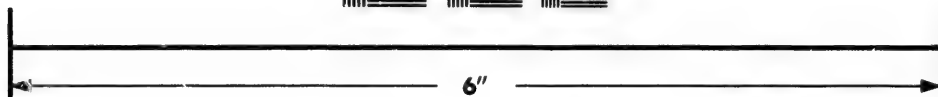
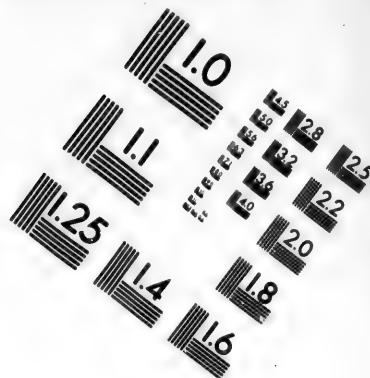
HELAS ! mes beaux jours sont passés,
Mes yeux ne verront plus tes charmes ;
Lis ces mots par ma main tracés,
Et presque effacés par mes larmes.
Je t'écriis du lit de la mort,
Jeune Hélène, épouse chérie,
Qu'il m'est dur de finir mon sort
Sans voir encore ma douce amie.

La mort va donc nous désunir ;
Oui, je l'entends qu'elle m'appelle ;
Avant une heure je dois mourir,
Hélène je mourrai fidele,
Dans la triste nuit du trépas,
Je sens que tu dois me survivre.
O ! chere Hélène ! ne meurt pas,
Pour mon pauvre fils tu dois vivre.

Adieu, digne objet de ma foi,
Epouse tendre et vertueuse,
Si je mourrais auprès de toi,
Ma mort serait moins douloureuse ;







Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**



La plume échappe de mes doigts :
 Ah ! quelle défaillance affreuse !
 Adieu ! pour la dernière fois,
 Vis pour mon fils, et sois heureuse.

Le bon Mari.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Qu'UN autre dans des vers pompeux,
 Epris des attrait d'une amante,
 Célèbre l'Amour et ses feux ;
 Moi, c'est ma femme que je chante.

Riez-en tant qu'il vous plaira,
 Vous qui volez de belle en belle ;
 La critique ne servira
 Qu'à me rendre encore plus fidele.

Je sais qu'à présent les époux
 Se font un jeu de l'inconstance,
 Et que le lien le plus doux
 Est filé par l'indifférence.

En dépit de tous les railleurs,
 Et de la nouvelle méthode,
 Je ne renonce point aux mœurs
 Afin de me mettre à la mode.

Irai-je (manquant à l'honneur)
 Tromper une jeune innocente,
 Et flétrir, d'un souffle imposteur,
 L'éclat d'une rose naissante ?

Irai je séduire le cœur
 De quelque mere respectable,
 Et lui promettre le bonheur,
 Pour prix d'une flamme coupable ?

Irai-je ramper sous la loi
 De quelque Vénus mercenaire,
 Dont l'ardeur s'allume pour moi,
 Et croît en raison du salaire ?

Loin d'ici, criminels desirs,
 Qui charmez l'aveugle jeunesse !
 Je fuirai toujours les plaisirs
 Que l'on obtient par la richesse.

Et vous qui m'appellez Caton,
 Brillans prôneurs du bel usage,
 N'en déplaise à votre bon ton,
 J'abhorre le libertinage.

Content dans mon réduit obscur,
 Vous n'excitez point mon envie ;
 Conserver son cœur toujours pur,
 Est le premier bien de la vie.

Un rien pour vous en un moment
Est la source de mille alarmes ;
Mais chez nous, c'est le sentiment
Qui seul y fait verser des larmes.

Je pleure souvent quand je vois
Mon fils amené par sa mere,
Et quand j'entends sa faible voix
Bégayer le nom de son pere.

Nous pleurons sur le malheureux
Qui, gémissant dans l'indigence,
S'apperçoit de l'air dédaigneux
Que vous inspire sa présence.

Mais vous perdez, à m'écouter,
Un tems bien précieux sans doute ;
Je ne veux plus vous arrêter ;
Je sens trop ce qu'il vous en coûte.

Poursuivez, charmans séducteurs,
Captivez la brune et la blonde ;
Et vantez-vous bien des faveurs
Que l'on accorde à tout le monde.

Le Véritable Amour.

DANS nos hameaux, la paix et l'innocence
Des cœurs constans remplissent les desirs,

Et l'enjouement, soumis à la décence,
 Sans en rougir, anime nos plaisirs.
 L'heureux aimant, toujours tendre et fidele,
 Dans ses discours peint sa sincérité ;
 Et lorsqu'il jure une flamme éternelle,
 Sans se masquer, il dit la vérité.

Si quelquefois, au bord d'une onde pure,
 La jeune Iris contemple ses appas,
 Elle ne veut composer sa parure
 Qu'avec les fleurs qui naissent sous ses pas.
 Ainsi, fuyant une grace étrangère,
 Elle tient tout de sa simple beauté ;
 Et le seul art qui plaît à la bergere,
 Est l'art d'aimer avec fidélité.

Quand la nature ici se renouvelle,
 L'amour parait ranimer ses ardeurs :
 Mais nous brûlons d'une flamme si belle,
 Que la saison ne peut rien sur nos cœurs.
 Les doux liens d'une pure tendresse
 Ne sont point faits pour dépendre du tems :
 Pour les serrer nous les chantons sans cesse,
 Et notre amour est toujours au printemps.

La Fausse Ingénue.

MAMAN, vous me dites sans cesse
 De ne point aimer de berger ;

J'en connais assez le danger,
 Pour vaincre en moi cette faiblesse ;
 Mon cœur soupire près d'Hylas :
 Mais, maman, je ne l'aime pas.

De fleurs il orne ma houlette,
 Moi, j'en décore son chapeau :
 Si j'ai quelque ruban nouveau,
 Je cours en parer sa musette,
 C'est pour lui seul que j'en fais cas.
 Mais, maman, &c.

Où ce berger ne peut pas être,
 J'ai l'air ou distrait ou rêveur :
 J'éprouve une douce langueur,
 Sitôt que je le vois paraître ;
 Je veux fuir, il retient mes pas :
 Mais, maman, &c.

Pour vous obéir je l'évite ;
 Mais lorsque, malgré moi, mon chien
 Conduit mon troupeau vers le sien,
 Il rêve, je reste interdite ;
 Je rougis de notre embarras :
 Mais, maman, &c.

Il me prend la main, il soupire ;
 Moi pour suivre en tout vos leçons,
 J'éloigne aussi-tôt mes moutons ;
 Mais, pendant que je me retire,

Je regarde s'il suit mes pas
Mais, maman, &c.

J'ai mille choses à lui dire
Les jours que je ne le vois point,
Et quand nous sommes sans témoins,
Ma voix sur mes lèvres expire.
Dieux ! que ce silence a d'appas !
Mais, maman, &c.

O Lise ! quelle erreur extrême !
Vos yeux, votre air, tout vous dément,
Et vous aimez assurément——
Oui, si c'est ainsi que l'on aime,
L'Amour me tenait dans ses lacs ;
Mais, maman, je ne l'aime pas.

Philene et Laure.

DEJA du soir l'ombre légère
Couvrait la cime des coteaux,
La jeune et timide bergere
Ramenait des champs ses troupeaux ;
Triste et pensif, le beau Philene,
Sous le saule d'une fontaine,
Seul, laissait aller ses chevreaux ;
Et rejetant chien et houlette,
Il soupirait sur sa musette
Ces chants redits par les échos.

Si ton berger, ingrata Laure,
 T'est désormais indifférent,
 Immole un amant qui t'adore,
 Et qui périt en t'adorant.
 Dieux, qui vîtes notre tendresse,
 Sauvez celle qui me délaisse,
 D'être ainsi délaissée un jour ;
 Ma mort remplira son envie ;
 Elle pourra m'ôter la vie,
 Mais non pas m'ôter mon amour.

En vain, dans l'eau de ces fontaines,
 Je cours éteindre mon ardeur,
 L'amour, dans mes brûlantes veines,
 S'allume avec plus de fureur.
 Innocens agneaux, que j'envie,
 Ah ! rien ne trouble votre vie ;
 L'amour est pour vous sans danger ;
 Ce dieu dispense en ses caprices,
 Au troupeau toutes les délices,
 Et tous les tourmens au berger.

Sur votre écorce, avant l'aurore,
 Ormeaux, combien ai je tracé
 Le nom de ma perfide Laure,
 Avec mon nom entrelacé !
 Croissez, couvrez vous de feuillage ;
 Le rossignol, sous votre ombrage,
 Viendra lamenter sa douleur :
 Un jour, sous votre asyle sombre,

Le voyageur, cherchant de l'ombre,
Sentira palpiter son cœur.

En revenant des pâturages,
Tous deux pressés de nous revoir,
Ma Laure et moi dans ces bocages,
Tous deux nous devancions le soir.
Sans avoir revu ma compagne,
Deux fois dans la triste campagne
L'ombre a bruni le verd des bois.
Ah ! que Laure vive et m'oublie !
Laure, si tu perdis la vie,
Hélas ! je la perdrais deux fois :

Penchée à travers la feuillée,
Laure entendit ce triste chant :
Joyeuse à la fois et troublée,
Elle vole vers son amant.
La brebis que tu m'as donnée,
Par quelque berger détournée,
N'est qu'en ce moment de retour.
Ah ! s'écrie aussi tôt Philène,
Les vents ont emporté ma peine,
Et n'ont laissé que mon amour.

La Fuite Inutile.

L'AUTRE jour j'aperçus Lisette
Triste et déjà loin du hameau ;

Avec pannetiere et houlette,
 Mais sans son chien et son troupeau.
 Je lui dis : Où vas tu, la belle,
 Avec l'air de te désoler ?
 Je fuis l'Amour, me répond-elle,
 Et si loin qu'il n'y puisse aller.

Ton erreur, lui dis-je, est extrême ;
 Un vain dépit te fait la loi :
 Ton cœur te suit ; si ton cœur aime,
 L'ennemi voyage avec toi.
 Reviens parmi nos pastourelles,
 Si tu n'as pas d'autres secours :
 Le dieu que tu fuis a des ailes,
 Il te rattraperait toujours.

Le Mariage de l'Amour.

AIR : Jeunes amans, cueillez des fleurs.

DE prendre femme un jour, dit-on,
 L'Amour conçut la fantaisie ;
 On lui proposa la Raison,
 On lui proposa la Folie.
 Quel choix fera ce dieu fripon,
 Chaque déesse est si jolie :
 Il prit pour femme la Raison,
 Et pour maîtresse la Folie.

Il les aime toutes les deux,
 Avec une constance égale,
 La raison le rendit heureux,
 Avec sa charmante rivale.
 Survint un double rejeton,
 De la double galanterie :
 L'ennui naquit de la raison,
 Et le plaisir de la folie.

Ces deux enfans, freres et rivaux,
 Ne vont jamais de compagnie ;
 L'on voit aux fêtes des hameaux
 Danser l'enfant de la Folie.
 A Paris, dans un bal de ton,
 Où regne la cérémonie,
 J'ai vu le fils de la Raison
 Chasser l'enfant de la Folie :

Corriger les mœurs en riant,
 C'est l'unique emploi de Thalie ;
 Par fois elle agite, en dansant,
 Tous les grelots de la Folie.
 Pour ce tableau, possible ou non,
 Si quelqu'indulgence on vous prie,
 Avec les yeux de la raison
 Il ne faut pas voir la folie.

La Prévoyante.

Vous me grondez d'un ton sévère
 D'avoir, malgré votre leçon,
 L'autre jour, dans notre maison,
 Reçu, même écouté Valere ;
 Il reviendra ce soir, je crois :
 Maman, grondez moi pour deux fois.

Le nom d'amour, qui m'effarouche,
 Il me le fait si bien goûter,
 Qu'on jurerait, à l'écouter,
 Qu'il est innocent dans sa bouche.
 Il reviendra, &c.

Il me conjure avec instance
 De lui laisser prendre un baiser ;
 Me taire, c'est le refuser :
 Mais il n'entend pas mon silence :
 Il reviendra, &c.

Je devrais fuir ce téméraire,
 Pour agir selon vos desirs ;
 Mais quand on ne sent que plaisirs,
 Comment bien marquer sa colere ?
 Il reviendra, &c.

En vain, contre un amant si tendre,
 De vos leçons je veux m'aider ;

Il a l'art de persuader,
 Mieux que vous ne savez défendre.
 Il reviendra, &c.

Le Berger Patient.

J'AIME une ingrate beauté,
 Et c'est pour toute ma vie.
 Je n'ai plus de volonté,
 Ma liberté m'est ravie.
 Thémire a des rigueurs ;
 Mais mon cœur les préfère
 Aux plus douces faveurs
 De toute autre bergere.

Quand aux champs, dès le matin,
 Le soin du troupeau l'appelle,
 Le ciel devient plus serein,
 Le jour se leve avec elle.
 Les amoureux zéphirs
 Naissent de son haleine,
 Et mes tendres soupirs
 La suivent dans la plaine.

Le rossignol va chantant,
 Joyeux de la voir si belle ;
 Le papillon voltigeant
 La prend pour la fleur nouvelle.

Pour mourir sur son sein
 On voit les fleurs éclore ;
 De l'éclat de son tein
 La rose se colore.

Malgré sa timidité,
 Qui la rend plus belle encore,
 D'une douce volupté,
 Dans ses yeux j'ai vu l'aurore ;
 Et sa bouche exprimer,
 Par un tendre sourire,
 Ce doux plaisir d'aimer,
 Qu'elle craint et desire.

La Confiance.

AIR : *Violette modeste et pure.*

Toi qui, chaque jour, avec elle
 Partages peines et plaisirs ;
 Bergere, dis-moi si ma belle
 D'amour connaît les doux soupirs ?
 Son cœur où regne l'innocence,
 A-t-il deviné mon tourment ?
 Ah ! si telle est sa confiance,
 Choisis Léon pour confident.

D'où lui vient sa mélancolie ?
 Pourquoi cette aimable pâleur ?

Sait-elle comme elle est jolie ?
 Plaint-elle ma juste douleur ?
 Tandis que je souffre en silence,
 Te parle-t-elle de l'absent ?
 Ah ! si telle est ta confidence,
 Je n'aurai pas de confident.

Tu chéris Lise, et Lise t'aime ;
 Mais le doute me fait souffrir :
 J'adore—suis-je aimé de même ?
 Hélas ! dois-je vivre ou mourir ?
 D'amour si j'ai la récompense,
 D'amitié reçois le serment—
 Répète à Lise en confidence,
 Chaque mot de ton confident.

La Solitude.

DANS cette aimable solitude,
 Je puis donc enfin pour toujours,
 Libre de toute inquiétude,
 Terminer de paisibles jours.
 Champêtre asile,
 Doux et tranquille,
 Vous rendez le calme à mon cœur ;
 Ma bergerie,
 Toute ma vie,
 Saura suffire à mon bonheur.

Les vains prestiges de la gloire
 N'ont plus le droit de m'éblouir :
 Lauriers sanglans de la victoire,
 Iphis renonce à vous cueillir.
 Champêtre asile, &c.

Affranchi de soins et d'alarmes,
 Je veux vivre pour la vertu ;
 Oui, j'entendrai le bruit des armes
 Sans tressaillir, sans être ému.
 Champêtre asile, &c.

Toi qui répandis sur ma vie
 Des maux plus affreux que la mort,
 Amour ! je brave ta furie,
 Enfin ici je suis au port.
 Champêtre asile, &c.

D'une trop ingrate bergère
 J'oublierai les sermens trompeurs ;
 J'oublierai qu'elle fut légère,
 Et ses dédains et ses faveurs.
 Champêtre asile, &c.

Je ne formerai plus de plaintes,
 Ma flûte aura de nouveaux sons :
 Oui, c'en est fait, le nom d'Aminte
 Sera banni de mes chansons.
 Champêtre asile, &c.

Aminte parjure et volage,
 Mon âme n'est plus sous tes loix,
 Et les échos de ce bocage
 Jamais ne parleront de toi.
 Champêtre asile, &c.

Jamais sur l'écorce nouvelle
 On ne verra, comme jadis,
 Tracé par une main fidele,
 Le chiffre d'Aminte et d'Iphis.
 Champêtre asile, &c.

Autrefois mon âme égarée
 Portait avec elle en tous lieux
 L'image d'Aminte adoré
 Tout la retraçait à mes yeux.
 Champêtre asile, &c.

Aux pieds d'Aminte, avant l'aurore,
 Chaque jour je peignais mes feux,
 Et le soir m'y trouvais encore,
 Et plus sensible et plus heureux.
 Champêtre asile, &c.

Je dois oublier l'infidelle
 Qui brisa des nœuds si charmants ;
 Je ne voulais plus parler d'elle,
 J'ai déjà trahi mon serment.
 Champêtre asile,
 Doux et tranquille,

Rendez-vous le calme à mon cœur ?
 Hélas ? son trouble
 Croît et redouble,
 N'est-il pour moi plus de bonheur ?

Chanson qui ne tient qu'à un Fil.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

S'AGIT-IL de finesse extrême,
 Le sexe l'emporte toujours :
 Ariane, par stratagème,
 Sauva l'objet de ses amours.
 Tous les détours du labyrinthe
 N'offrent plus le moindre péril ;
 Thésée y pénètre sans crainte—
 Il en sort guidé par un fil.

D'Ulysse l'épouse discrete
 Par un ingénieux détour,
 La nuit détruisait en cachette
 L'ouvrage qu'avancait le jour.
 Hercule, auprès de sa maîtresse,
 Agitant un fuseau subtil,
 Aurait montré bien moins d'adresse,
 Si l'amour n'eût conduit le fil.

Dans les jours heureux du bel âge
 On file le parfait amour :

Il faut filer doux en ménage,
 Il faut filer doux à la cour.
 Celui que le remords harcele,
 Eût-il les trésors du Brésil,
 Voit sur sa tête criminelle
 Le glaive que suspend un fil.

Un fil, un rien, c'est même chose,
 Un rien altère la santé ;
 Fidèle image de la rose,
 Un rien peut flétrir la beauté.
 F'lons gaiement notre carrière,
 Et que la Parque au noir profil,
 Oubliant notre baptistère,
 De nos jours épargne le fil.

Après moi le Déluge.

Air : Tous les bourgeois de Chartres.

Aux peines de la vie
 Voulez vous résister,
 A ma philosophie
 Il faut vous arrêter.
 Ennemi déclaré du tracass, du grabuge,
 Je vis en vrai Roger Bontemps,
 Et comme il vient je prends le temps,
 Après moi le déluge.

Sur la machine ronde,
 Amis, que voyez-vous ?
 Maint censeur qui vous fronde,
 Des fourbes, des jaloux.

Hélas ! effrontément, on vous trompe, on vous
 gruge :

De tout cela moi je me ris ;
 C'est que pour maxime j'ai pris,
 Après moi le déluge.

Quand la fièvre m'attrappe,
 Au sortir d'un dîner,
 L'élève d'Esculape
 M'ordonne le Séné.

Vous vous moquez, Docteur, avec ce fébrifuge,
 Bacchus m'en offre un, c'est le mien,
 Si je n'en reviens pas, eh bien !
 Après moi le déluge.

Je fais ma seule affaire
 De chasser les ennuis ;
 A l'isle de Cythere
 J'aborde——quand je puis.

Des disputes des rois je ne me rends point juge ;
 Pourvu qu'on me laisse en repos
 Ranger et vider mes tonneaux,
 Après moi le déluge.

Après mon héritage,
 Fruit de mes longs travaux,

Soupirent, je le gage,
Tous mes collatéraux.
Empressé de jouir, chacun d'eux se l'adjuge :
Moi, je ne me refuse rien ;
Et si je mange tout mon bien,
Après moi le déluge.

La triste expérience
Vient nous prouver, hélas !
Qu'il faut, sans résistance,
Délouer d'ici bas.
Ainsi la mort sera notre dernier refuge—
Mais, jusques là, buvons, chantons,
Et sans la craindre, répétons,
Après nous le déluge.

La Fille Obéissante.

LE gros meunier Simon Martin,
Obligé d'aller à la ville,
Partit hier, de bon matin,
Laisant sa fille à son moulin,
En partant, il lui dit : Lucile,
Je te défends de voir Colin ;
Et s'il venait en mon absence,
Ferme la porte promptement.
Pour se défendre d'un amant,
Souviens toi bien, ma chère enfant,
Qu'il faut éviter sa présence,

Elle promet avec chagrin,
 Et Simon part à l'instant même.
 Caché dans le bosquet voisin,
 Colin l'apperçoit, et soudain
 Se rend auprès de ce qu'il aime.
 Ouvre, dit-il, c'est ton Colin—
 Eloigne-toi, lui répond-elle,
 D'aujourd'hui je ne peux te voir—
 Quoi ! d'aujourd'hui ! quel désespoir !
 Mais pour ne pas me recevoir,
 Hélas ! que t'ai-je fait cruelle ?

Mon pere me l'a défendu,
 S'écria-t elle avec tristesse ;
 S'il nous était bientôt rendu,
 Cher Colin, tout serait perdu :
 Contente-toi de ma tendresse,
 Ce sentiment t'est plus que dû :
 Si l'on me prive de ta vue,
 Du moins nous pouvons nous parler ;
 Ta voix pourra me consoler,
 Puisqu'elle a si bien l'art d'aller
 Au fond de mon ame éperdue.

Non, non ; je n'y puis consentir,
 Dit le berger, avec colere ;
 Si tu refuses de m'ouvrir,
 Tu me verras bientôt mourrir :
 Comment me flatter de te plaire,
 Lorsque rien ne peut te fléchir ?

Encore, si par la chatiere
 Tu me voulais passer ta main—
 Ah! la voilà, mon cher Colin,
 Je te la donne; car enfin,
 Cela ne peut fâcher mon pere.

Le pauvre Colin à genoux,
 La serre, mille fois la baise;
 Il sent expirer son courroux,
 En goûtant un plaisir si doux.
 Le meunier vient, gronde, et s'appaise:
 Enfans, dit il, consolez vous,
 Goûtez une tendresse pure;
 Mais du bonheur sachez jouir;
 C'en est fait, je vais vous unir.
 Qui peut résister au plaisir?
 En vain on veut forcer nature.

Chanson Militaire.

AIR : Chantez, dansez, amusez-vous.

VOULEZ-VOUS suivre un bon conseil ?
 Buvez avant que de combattre :
 De sang froid je vaux mon pareil,
 Mais quand je suis gris j'en vaux quatre.
 Versez donc, mes amis, versez,
 Je n'en puis jamais boire assez.

Comme ce vin tourne l'esprit !
 Comme il vous change une personne !
 Tel qui tremble s'il réfléchit,
 Fait trembler quand il déraisonne.
 Versez donc, &c.

Ma foi ! c'est un triste soldat
 Que celui qui ne sait pas boire ;
 Il voit les dangers du combat :
 Le buveur n'en voit que la gloire.
 Versez donc, &c.

Cet univers, oh ! c'est très-beau !
 Mais pourquoi dans ce bel ouvrage
 Le Seigneur a-t-il mis tant d'eau ?
 Le vin me plairait davantage,
 Versez donc, &c.

S'il n'a pas fait un élément
 De cette liqueur rubiconde,
 Le Seigneur s'est montré prudent ;
 Nous eussions desséché le monde,
 Versez donc, &c.

L'Heureux Mariage.

ON dit que le mariage
 Est le tombeau de l'amour.

Que jamais dans le ménage
 On ne coule d'heureux jours.
 Mais depuis que de Colette
 L'amour m'a rendu vainqueur,
 J'ai gravé sur ma houlette,
Jour fortuné pour mon cœur !

Au temple de l'Hyménée
 J'ai perdu ma liberté ;
 Mais un bien, tout en idée,
 Doit-il être regretté ?
 Ce qu'on prend pour une peine,
 Doit fixer tout nos desirs,
 Quand le nœud qui nous enchaîne
 Est formé par les plaisirs.

Nous n'avons qu'une même ame,
 Qu'un esprit, qu'un sentiment,
 Et l'amour qui nous enflamme
 Est toujours vif et constant :
 Les plaisirs, comme les peines,
 Tout est commun entre nous ;
 En portant la même chaîne,
 Le fardeau devient plus doux,

Dans notre petit ménage,
 Point de bruit, point de fracas,
 Et jamais le voisinage
 Ne se plaint de nos débats.
 Si quelque léger grabuge

Survient, par un contre-tems,
 Nous prenons l'Amour pour juge,
 En lui payant ses dépens.

Quelquefois, quand, par l'ouvrage,
 L'esprit rêveur, tracassé,
 Je traîne à peine au village
 Mon pauvre corps harassé,
 Je reçois de ma Colette
 Les soins les plus pressés ;
 Dans mes bras elle se jette,
 Et tous mes maux sont passés.

Le faste de la fortune
 Est pour nous peu séduisant ;
 - Bien souvent il importune,
 Plus qu'il nous rend content ;
 Une honnête suffisance
 Nous exempte de tout soin ;
 N'est-on pas dans l'abondance
 Lorsque l'on est sans besoin ?

L'austère philosophie
 Nous enseigne, bien à tort,
 Qu'on ne peut dans cette vie
 Se promettre un heureux sort.
 Raisonneurs à l'aveuglette,
 Revenez de votre erreur ;
 Trouvez une autre Colette,
 Et vous croirez au bonheur.

Lubin et Colette.

BIAUTE' plus droite qu'une parche,
 Char nant objet de mes amours,
 Arrêtez, c'est vous que je charche ;
 Quoi donc ! me fuirez vous toujours ?
 De vous Lubin est fou, Colette ;
 Tré, tré, tré, trémoussez-vous donc,
 Trémoussez-vous donc, ma dondaine,
 Tré, tré, tré, trémoussez vous donc,
 Trémoussez-vous donc,
 Ma dondon.

Toutes les fois qu'j'vous rencontre,
 Mon cœur se sent tout hors de li ;
 I fait tic, tac, comme la montre
 Du gros monsieu notre bailli.
 Sentez-vous itout ça, Colette ?
 Tré, tré, &c.

Je vous ai baillé pour étrennes,
 Ce n'est pas que j'm'en mord les doigts,
 Des gatieux plus de trois douzaines,
 Avec un' bell' chandel' des Rois :
 Tout ça vous a-t-il plu, Colette ?
 Tré, tré, &c.

Pour moi queux dons seront les vôtres ?
 J' n'vous demande qu'un baiser,
 Accompagné de plusieurs autres :

Pourriez-vous me le refuser ?
 Dam', ce n'serait pas bian, Colette.
 Tré, tré, &c.

Le Jour des Adieux.

AIR : *Hélas ! mes beaux jours sont passés.*

LA neige a blanchi nos côteaux,
 Et le deuil, hélas ! m'environne.
 Tout redouble aujourd'hui mes maux ;
 Je la quitte—le sort l'ordonne.
 Quand je m'arrache de ses bras,
 Ma voix s'éteint, mon sein s'opresse :
 Neige, tombez ; tombez frimats ;
 Conformez-vous à ma tristesse.

Prêt à porter en d'autres lieux
 Un cœur qui ne vit que pour elle,
 Il m'a fallu dans nos adieux
 Lui cacher ma douleur mortelle.
 Plein de son souvenir, je pars ;
 Et, malgré moi, vers sa demeure
 Je tourne mes derniers regards ;
 Mon ame se brise, et je pleurs.

O dieux ! qu'il est affreux le jour
 Où l'on fuit celle que l'on aime !

Quitter l'objet de son amour
 Est plus cruelle que la mort même:
 En vain pour charmer notre cœur,
 Sa douce image va nous suivre ;
 Loin d'elle tout manque au bonheur,
 Ne plus la voir c'est ne plus vivre.

Le Bouchon.

SEXE enchanteur, sexe adorable,
 Viens embellir l'heureuse table
 Où les disciples de Momus
 Célèbrent Bacchus et Comus.
 Allons, amis, buvons aux dames ;
 L'Amour va nous faire raison.
 Loin de nous détracteurs des femmes,
 Je vous prise moins qu'un bouchon.

Et vous, troupe aimable et légère,
 Vous qui savez rimer et plaire,
 Venez aussi gais troubadours,
 Avec les jeux et les amours.
 Aux dieux qui charment notre vie
 Faisons mainte libation,
 Et que la piquante saillie
 Parte aussitôt que le bouchon.

Pour être heureux, il faut me croire,
 Toujours aimer, chanter, et boire ;

Je n'ai vraiment que le chagrin
 De laisser après moi du vin.
 O mort, daigne exaucer ma muse !
 J'irai galement voir l'Achéron,
 Quand j'aurai, déesse camuse,
 Fait sauter mon dernier bouchon.

La Liberté.

Non, quand l'amour chercherait à me plaire,
 Tous ses attraits,
 Tous ses bienfaits,
 Ne me tenteront jamais.
 Ma liberté fait mon bonheur suprême.
 Oui, je l'aimerai,
 Tant que je vivrai,
 Ma liberté !

L'on voit des amans se contraindre,
 Et se plaindre
 De leurs tourmens :
 Pour moi, j'aime mieux chanter et rire,
 Chanter et rire.
 Je ne respire que la gaieté
 C'est le fruit de ma liberté,
 De ma liberté.

Le Vin et l'Amour.

AMIS, chassons la tristesse,
 Et tous les noirs souvenirs ;
 Que la plus vive allégresse
 Règne ici près des plaisirs !
 Que sans cesse la folie
 De nos ans suivent le cours !
 Sur le fleuve de la vie
 Voguons avec les amours.

Des potentats de la terre
 Que l'on vante le destin !
 Avec l'or ils font la guerre,
 Moi la paix avec mon vin.
 Pour sceptre j'ai ma bouteille ;
 Les plaisirs sont mes sujets ;
 Mon trône est sous une treille,
 Et ma cave est mon palais.

Puissions-nous à cette table
 Dans trente ans chanter encore !
 Et près d'un convive aimable,
 Oublier le sombre bord !
 Puisse la parque fatale,
 Laisant tourner son fuseau,
 De sa demeure infernale
 Nous voir vider mon caveau.

Dans le jardin de la vie
 Cueillons sans cesse des fleurs ;
 Caressons rose jolie,
 En ménageant ses couleurs ;
 Et, sans craindre les épines,
 Prenons, au nom du plaisir,
 Deux baisers à nos voisines,
 A compte sur l'avenir.

Chant Nocturne d'Alfred

Observant les positions du Camp Danois.

AIR : *Femme sensible, &c.*

BUVEZ, buvez, en attendant l'aurore ;
 Qu'elle vous trouve au milieu des festins :
 Buvez, buvez, le jour est loin encore,
 Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Chantez, chantez—que votre voix sonore
 Frappe l'écho des rivages lointains :
 Chantez, chantez, le jour est loin encore,
 Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Dormez, dormez, jusqu'à la pâle aurore ;
 Rêvez la gloire et les futurs destins :
 Dormez, dormez, le jour est loin encore,
 Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Lucas et Cloé.

L'AMITIE seule peut te séduire,
 Au mot d'amour tu te mets en colere ;
 Pourquoi me montrer du dépit,
 Cloé, mon but est de te plaire.

Ne parlons plus d'amour
 De soins ni de retour ;

Mais aimons-nous

D'une amitié si tendre
 Que nos cœurs puissent s'y méprendre.

Si de l'amour tu fuis la loi,
 Et si tu crains ses rigueurs, ses caprices ;
 Je l'appréhende plus que toi,
 Je redoute ses injustices.

Oublions, dès ce jour,
 Jusqu'au nom de l'amour ;

Mais aimons-nous

D'une amitié si tendre,
 Que nos cœurs puissent s'y méprendre.

Oui, cher Lucas, reprit Cloé,
 A tes discours mon ame s'intéresse ;
 Et que les liens de l'amitié
 M'unissent à toi, mais sans faiblesse,

Je promets en ce jour,

En abjurant l'amour,

De te chérir

D'une amitié si tendre,
 Que ton cœur puisse s'y méprendre.

Adieux de La Tulipe,

MALGRE' la bataille
 Qu'on livre demain,
 Ça faisons ripaille
 Charmante Catin ;
 Attendant la gloire,
 Prenons le plaisir,
 Sans lire au grimoire
 Du sombre avenir.

Si la hallebarde
 Je peux mériter,
 Près du corps-de-garde
 Je te fais planter ;
 Ayant la dentelle,
 Le soulier brodé,
 La boucle à l'oreille,
 Le chignon cardé.

Narguant tes compagnes
 Méprisant leurs vœux,
 J'ai fait deux campagnes
 Rôti de tes feux.
 Digne de la pomme,
 Tu reçus ma foi,
 Et jamais rogome
 Ne fut bu sans toi.

Tiens, serre ma pipe,
 Garde mon briquet,

Et si La Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule
Dans le régiment,
Qu'ait le brûle-gueule
De son cher amant.

Ah ! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin ;
Au nom de tes charmes,
Acheve ton vin—
Mais quoi ! de nos bandes
J'entends les tambours !
Gloire, tu commandes ;
Adieu nos amours.

Les Trois Aveugles.

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

SUR la terre, aux cieux, et sur l'onde,
Tout suit le caprice du sort.
Trois aveugles menent le monde :
L'Amour, la Fortune, et la Mort.
La vie est un bal que commence
La Fortune, tant bien que mal ;
Vient l'Amour qui mene la danse,
Et puis la Mort ferme le bal.

Isabelle et Clitandre.

AIR : *Partant pour la Syrie.*

DE la pauvre Isabelle,
 Ah ! plaignez les malheurs ?
 Son histoire cruelle
 Fera couler vos pleurs.
 Puisse son infortune
 Préserver du danger
 D'aller au clair de lune
 Dans les bois voyager.

Isabelle, en cachette,
 Sa mere un soir quitta ;
 Pour lui conter fleurette,
 Clitandre la guetta.
 La nuit d'un voile sombre
 Déjà couvre les cieux ;
 Et les amans dans l'ombre
 Sont bien plus dangereux.

L'innocente Isabelle
 Va sous l'ombrage épais,
 Ecouter Philomele,
 Et respirer le frais.
 Elle se croit seulette,
 Bientôt elle s'endort ;
 Mais hélas ! la pauvrete
 Prévoyait peu son sort.

Un loup, de sa tanière
 Sortant avec fureur,
 Réveillant la bergère,
 La fit mourir de peur ;
 Mais l'aimable Clitandre,
 Par bonheur, était là,
 Et, l'ayant su défendre,
 En ces mots lui parla :

“ D'aller au bois seulette
 “ Vous voyez le danger ;
 “ Croyez-moi, bergerette,
 “ Prenez moi pour berger ;
 “ Partagez ma tendresse,
 “ Je jure à vos genoux,
 “ Dans une douce ivresse,
 “ De n'adorer que vous.”

La naïve Isabelle,
 Hélas ! donna son cœur,
 Et Clitandre, infidèle,
 Bientôt fit son malheur.
 De l'ingrat qu'elle adore
 Faux étaient les sermens !
 Un noir chagrin dévore
 Les jours de son printemps.

Le Petit Brin d'Amour.

AIR : *De mon berger volage.*

J'AI, chacun admire
 Ton esprit, ta beauté,
 Ton aimable sourire,
 Et ta naïveté ;
 Mais, veux tu qu'on t'adore ?
 A ce cœur sans détour,
 Il te faut joindre encore
 Un petit brin d'amour.

Si la sombre vieillesse,
 Sous les glaces des ans,
 Condamne la tendresse,
 Laisse ces vieux enfans !
 Leur perfide mémoire
 Ternit le plus beau jour :
 Il faut, tu peux m'en croire,
 Un petit brin d'amour.

Va, l'amitié tranquille
 A ses heureux instans ;
 Mais elle est inutile
 Dans l'ivresse des sens.
 Réserve la sagesse
 Pour la fin de tes jours :
 Il faut à la jeunesse
 Un petit brin d'amour.

Le Bouquet.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver.

A LA hâte, de quelques fleurs
 Je viens de faire l'assemblage ;
 Peu brillantes sont leurs couleurs,
 Je n'ose vous en faire hommage.
 Mais à mon bouquet pour unir
 Une fleur cent fois plus jolie,
 Ne suffit-il pas de l'offrir
 A la jeune et belle Julie ?

Attachez-le sur votre sein,
 Et, par un séduisant prestige,
 Chacun de nous croira soudain
 Le voir encore sur sa tige.
 Nous allons douter en effet,
 Après l'union qui s'apprête,
 Si c'est la fête du bouquet,
 Ou si vraiment c'est votre fête.

 Quatrain.
AIR : Réveillez-vous belle endormie.

O DIEUX ! que mon Iris est belle,
 Et que je l'aime tendrement,
 Je meurs de douleur absent d'elle,
 Et de plaisir en la voyant.

L'Amant Discret.

AIR : *Dans ma cabane obscure.*

J'AIME plus que ma vie
 Un objet plein d'appas ;
 Est-ce Aminte ou Sylvie ?
 Je ne la nomme pas.
 Je consens qu'on devine,
 A ma façon d'agir,
 Quelle est mon héroïne ;
 Ça fait toujours plaisir.

Je ne crains auprès d'elle,
 Ni rivaux ni jaloux,
 Ni les soins ni le zèle
 D'un trop heureux époux.
 Je vois sans jalousie
 Les baisers de Zéphyr ;
 Elle en est embellie ;
 Ça fait toujours plaisir.

D'un aveu téméraire
 Elle peut s'offenser ;
 Je crains de lui déplaire,
 Comme de la blesser.
 Jamais en sa présence,
 Je ne pousse un soupir ;
 Je l'adore en silence,
 Ça fait toujours plaisir.

Le matin, c'est l'aurore
 Que je crois voir lever ;
 Dans un jardin, c'est Flore
 Que je crois y trouver.
 Tout, quand elle est absente,
 Ou m'en fait souvenir,
 Ou me la représente ;
 Ça fait toujours plaisir.

Qu'une beauté nouvelle
 Se présente à mes yeux ;
 J'en fais le parallèle,
 Et nulle autre n'est mieux.
 Je crois, quand je sommeille,
 Dans mes bras la tenir ;
 Et quand je me réveille,
 Ça fait toujours plaisir.

Le Portrait de Célimene.

Air des Trembleurs.

Pour peindre d'après nature
 Célimene en miniature,
 Il faudrait que ta peinture
 Pût exprimer, à la fois,
 D'une Nymphe le corsage,
 D'une Grace le visage,
 D'une Muse le langage,
 D'une Sirene la voix.

Les Repas d'Aujourd'hui.

ON ne rit plus, on ne boit guere,
 On ne vaut rien dans un repas ;
 Petit propos, petite chere :
 Dieux ! quels esprits ! quels estomacs !
 Petit vin, dans de petits verres ;
 Petits mets, dans de petits plats.

Tout est joli,

Tout est fini,

Mais si petit,

Si petit, si petit !

Ah ! c'est un vrai ton de misere
 Que de montrer de l'appétit.

Petit plumet, petite lame,
 Tout est petit dans nos guerriers ;
 Petit robin, petite femme,
 Petit duc, petit financier,
 Petit abbé aux épigrammes,
 Tout est petit dans nos soupers.

Petit buveur,

Petit chanteur,

Peti rimeur

Et conteur de fadeurs :

Tous ces petits, croyez, mesdames,
 Sont toujours de mauvais payeurs.

Grosse santé, gros ton, gros rire
 Qui pétillait dans de gros yeux :

Grosse gaieté, grosse satire,
 Gros vaudeville au ton joyeux :
 Oui, tout, jusqu'à l'art de médire,
 Tout était gros chez nos aïeux.

Grosse maman,

De gros enfans,

Maris joyeux,

Vigoureux.

Tems heureux !

Revenons-y, j'ose prédire

Que chacun s'en trouvera mieux.

Le Buveur Savant.

UN sot qui veut faire l'habile,
 Dit qu'en lisant il prétend tout savoir :
 Un fou, qui court de ville en ville,
 En voyageant, dit qu'il prétend tout voir.
 Et moi je dis, d'un ton plus véritable,

Que sans sortir de table,

Et sans avoir lu,

Je sais tout, et j'ai tout vu,

Lorsque j'ai bien bu.

Dans Platon ni dans Epicure,
 Je ne vois pas qu'il soit bien établi,
 S'il est du vuide en la nature,
 Ou si l'espace est d'atômes rempli.

Dans un buveur la nature décide
 Qu'elle abhorre le vide ;
 Car il est certain
 Que j'abhorre un verre en main
 Quand il n'est pas plein.

Grands philosophes, je vous blâme,
 Et je veux faire un système nouveau :
 Vous avez fait résider l'âme,
 L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau.
 Savez-vous bien où la mienne s'avance
 Pour tenir audience ?
 C'est dans mon palais
 Qu'elle juge du vin frais
 Qui coule à longs traits.

Un nouvelliste politique,
 Qui tient conseil dans la cour du palais,
 Demande au plus fet de sa clique,
 Si nous aurons ou la guerre ou la paix :
 Moi, curieux d'une seule nouvelle,
 Lorsqu'il pleut, ou qu'il gèle
 Du soir au matin,
 Je demande à mon voisin,
 Aurons-nous du vin ?

L'autre jour, à l'Observatoire,
 Les ennemis du tranquille sommeil,
 Voulurent, par malice noire,
 Me faire voir des taches au soleil.

Pour les punir d'oser, dans leur taniere,
 Dénigrer la lumière
 D'un astre divin,
 Je leur fis voir que leur vin
 N'était pas clair-fin.

Un usurier, de son grimoire,
 Par son calcul, tâchant de m'affronter,
 Toute la nuit compte sans boire ;
 Moi, je la passe à boire sans comptes.
 A me tromper je mets toute ma gloire ;
 Je prends plaisir à croire,
 Comptant par mes doigts,
 Que je n'ai bu qu'une fois,
 Quand j'en ai bu trois.

De ceux qui vivent dans l'histoire,
 Ma foi, jamais je n'envirai le sort ;
 Nargue du temple de Mémoire,
 Où l'on ne vit que lorsque l'on est mort.
 J'aime bien mieux, avec ce Sylvie,
 Boire pendant ma vie ;
 Car je sentirai
 Les momens que je vivrai,
 Tant que je boirai.

PLAINTES

D'une Femme abandonnée par son Amant.

DORS, mon enfant, clos ta paupière ;
 Tes cris me déchirent le cœur :
 Dors, mon enfant, ta pauvre mere
 A bien assez de sa douleur,

Lorsque, par de douces tendresses,
 Ton pere sut gagner ma foi,
 Il me semblait dans ses caresses
 Naïf, innocent comme toi.
 Je le crus : où sont ses promesses ?
 Il oublie et son fils et moi !

Dors, mon enfant, &c.

Qu'à ton réveil un doux sourire
 Me soulage dans mon tourment !
 De ton pere, pour me séduire,
 Tel fut l'aimable enchantement.
 Qu'il connaissait bien son empire !
 Et qu'il en usa méchamment !
 Dors, mon enfant, &c.

Le cruel, hélas ! il me quitte,
 Il me laisse sans nul appui ;
 Je l'aimais tant avant sa fuite !
 Oh ! je l'aime encore aujourd'hui.

Oui, dans quelque lieu qu'il habite,
Mon amour habite avec lui.

Dors, mon enfant, &c.

Oui, le voilà ! c'est son image
Que tu retrans à mes yeux ;
Ta bouche aura son doux langage,
Ton front, son air vif et joyeux ;
Ne prends point son humeur volage,
Mais garde ses traits gracieux.

Dors, mon enfant, &c.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots ;
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos !
Se plaindre de ceux qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.

Dors, mon enfant, &c.

Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours ;
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours :
J'ai soin de tes jeunes années,
Tu prendras soin de mes vieux jours.

Dors, mon enfant, &c.

L'Amour Champêtre.

Je possède un réduit obscur
 Dans le fond d'un bocage,
 Près de là coule à flots d'azur
 Le ruisseau le plus pur.
 D'un chêne au verd feuillage
 Le tutélaire ombrage
 Me garanti des feux du jour,
 Mais non de ceux d'amour.

On voit sur le bord du chemin
 De mon modeste asile;
 Boutons de rose et de jasmin
 S'ouvrir dès le matin.
 Le papillon agile,
 Et l'abeille subtile,
 Vont à chaque fleur, tour-à-tour,
 Ravir baisers d'amour.

Un rossignol vient enchanter
 Mon petit ermitage,
 Au doux plaisir de l'écouter
 On ne peut résister.
 Par son tendre ramage
 Il charme le bocage,
 Et l'écho des bois d'alentour
 Redit ses chants d'amour.

Je t'offre mon cœur et ma foi
 Ma gentille Erigone,
 Dans la cabane où je suis roi
 Viens regner avec moi.
 Un banc sera ton trône,
 Des bleuets ta couronne,
 Et le maître de ce séjour
 L'esclave de l'amour.

Chanson de Table.

De cette agréable maison
 J'aime le maître et la maîtresse :
 A leur santé je m'intéresse,
 Et j'en ai plus d'une raison.
 Chantons, amis, chantons leur gloire ;
 Tous deux différemment
 Ont l'art de nous charmer :
 L'un fait boire,
 L'autre fait aimer.

La maîtresse, par ses beaux yeux,
 Met tous les cœurs dans l'esclavage :
 Son époux charmant les soulage
 Par un nectar délicieux.
 Chantons, amis, &c.

L'abondance regne chez eux,
 Sans nuire à la délicatesse :

On y boit le vin sans ivresse ;
 L'amour est réduit à des vœux :
 Chantons, an is, &c.

La franchise, ce don divin,
 Parait peinte sur leur visage ;
 L'esprit, le cœur et le langage,
 Chez eux tout est franc, jusqu'au vin,
 Chantons, amis, &c.

A leur table on voit reflleurir
 La liberté de nos ancêtres,
 Et l'on n'y reconnaît les maîtres,
 Qu'au soin qu'ils ont de nous servir.
 Chantons, amis, &c,

Aux vertus d'un couple si bon,
 Que chacun de nous applaudisse ;
 Que tout ici se réunisse,
 Pour célébrer leur union.
 Chantons, amis, &c.

La Jeune Agnès.

AIR : *J'avais à peine dix-sept ans.*

AGNE'S croyait qu'avant vingt ans
 Son cœur devait se taire :

— J'en ai quinze, il n'est donc pas tems
 Que j'y pense, ma mère ?
 Le beau Lindor, à tout moment,
 Me jure qu'il m'adore ;
 Mais, je lui réponds simplement :
 Je suis trop jeune encore.

— Ma fille, d'un feu séducteur,
 Préserve ton jeune âge :
 Un amant est toujours trompeur,
 Indiscret ou volage ;
 Redoute et fuis son entretien.

— Mais moi, qui tout ignore,
 Maman, je n'y comprendrai rien ;
 Je suis trop jeune encore.

Le lendemain, le beau Lindor,
 Dessous sa colerette,
 Apperçut un double trésor
 D'une beauté parfaite ;
 Dieux ! s'écria-t-il, que d'appas
 Nature a fait éclore !
 Non, dit Agnès, ce n'en est pas,
 Je suis trop jeune encore.

— Quoi, ton cœur a mes tendres vœux
 Craint-il d'être propice ?
 L'amour se peignait dans les yeux
 De la jeune novice,

Pourquoi, pourquoi cette rougeur
 Dont ton front se colore ?
 — Je n'en sais rien ; c'est un malheur ;
 Je suis trop jeune encore.

Finis, si ma mere venait,
 Dit la simple bergere
 Au beau Lindor qui l'entraînait
 Sous un bois solitaire.
 — Viens, suis-moi, je te conduirai
 Dans les bosquets de Flore.
 — Hélas ! qu'est-ce que j'y ferai ?
 Je suis trop jeune encore.

Lindor, sur un tapis de fleurs,
 Instruisit l'innocente.
 Ah, dit-elle, que de douceurs
 Dont j'étais ignorante !
 Maman, ai j'ai moins écouté
 Vos conseils, que j'honore,
 Pour deviner la vérité,
 Je suis trop jeune encore.

Les Caprices.

Mon destin, auprès de Climene,
 Varie à chaque instant du jour.
 Un caprice inspire sa haine,
 Un autre lui rend son amour.

Elle m'a dit : Lindor, je t'aime ;
 Ton cœur a mérité ma foi ;
 Elle m'a dit, à l'instant même,
 Lindor, je me moquais de toi.

Au moment où sa voix m'appelle,
 Climene songe à m'éviter ;
 Je ne vais chercher auprès d'elle
 Que le regret de la quitter.

Elle est triste dans mon absence,
 Et méprise alors mes rivaux ;
 Elle les vante en ma présence,
 Et leur parle de mes défauts.

Mes tourmens pour elle ont des charmes,
 Elle cherche à les irriter ;
 Et je la vois verser des larmes
 Lorsque je viens les lui conter.

Je lui portais les fleurs qu'elle aime,
 Elle les prit avec dédain ;
 Elle me donne, le soir même,
 La rose qui paraît son sein.

Un jour Climene, moins cruelle,
 Avait pris soin de me calmer ;
 Et je m'enivrais, auprès d'elle,
 Du bonheur de plaire et d'aimer.

Dans la plus profonde tristesse
 Je la vis bientôt se plonger ;
 Je l'offensais par mon ivresse,
 Mes plaisirs semblaient l'affliger.

Elle est simple, sans artifice ;
 Nul amant n'a tenté sa foi :
 Et fidele dans ses caprices,
 Elle n'aime et ne hait que moi.

Beauté si douce et si terrible,
 Souvent aimé, jamais heureux :
 Que tu sois cruelle ou sensible,
 Je n'en suis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs, ou ton absence,
 Cesse de déchirer mon cœur ;
 Je t'aimerais sans inconstance,
 Quand tu m'aimerais sans humeur.

Couplet.

AIR : Nous sommes précepteurs d'amour.

QUAND je t'ai dit que mon amour
 Pour toi, Lisis, était extrême,
 Je t'abusais : de jour en jour
 Plus je te vois, et plus je t'aime.

Le Bocage.

ASYLE heureux, bocage frais,
 Qui me prêtez votre ombre amie,
 Ma lyre aujourd'hui vous confie
 Et mes plaisirs, et mes secrets.
 Si je suis heureux sur la terre,
 C'est que vous offrez à l'amour
 Lit de fougere
 Et demi jour.

Vous qui cherchez le tendre amour,
 Ne le cherchez point à la ville ;
 Il est en cet plus difficile
 De le rencontrer à la cour :
 L'aimable enfant toujours préfère,
 A l'éclat d'un pompeux séjour,
 Lit de fougere
 Et demi jour.

Ne cherchez pas la volupté
 Sous les riches lambris du Louvre ;
 Elle est sous le chaume qui couvre
 L'innocente et douce beauté.
 Lustres brillans, molle bergere,
 Vous ne valez pas pour l'amour ;
 Lit de fougere
 Et demi jour.

Le Temps de se Marier.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

A DIX HUIT ans le mariage
 Promet, dit-on, un sort bien doux ;
 J'ai dix-huit ans, c'est à cet âge
 Que ma mère prit un époux :
 A l'imiter, fille prudente,
 Je dois toujours m'étudier ;
 Ainsi vous voyez bien, ma tante,
 Qu'il est tems de me marier.

Dès que je vois briller l'aurore,
 Des soupirs oppressent mon cœur ;
 Sur le déclin du jour encore
 J'éprouve la même langueur.
 Au mal secret qui me tourmente,
 Je veux en vain remédier—
 Eh ! ne voyez vous pas, ma tante,
 Qu'il est tems de me marier.

Lorsque vient la saison nouvelle,
 Mon cœur soupire tout le jour ;
 Lorsque chante la tourterelle,
 Je soupire à ses chants d'amour.
 Toujours quelque image charmante
 Au sein des nuits vient m'éveiller—
 Eh ! ne voyez vous pas ma tante,
 Qu'il est tems de me marier.

Heures d'Amour.

AIR : *Mon cœur soupire dès l'aurore.*

Je t'aime, et n'ose te le dire,
 Toi dont les charmes m'ont séduit ;
 A ton aspect mon cœur soupire,
 Et ma faible raison s'enfuit.
 Ah ! dans ce trouble qui m'agite,
 De l'amour j'éprouve la loi,
 Et les heures coulent plus vite
 Lorsque je m'occupe de toi.

Aux tendres accords de ma lyre
 Si ta voix unit ses accens,
 Ta voix redouble mon délire,
 Et porte l'ivresse en mes sens.
 Ah ! dans ce plaisir qui m'agite, &c.

Si ton doux sourire me touche,
 Juge quel serait mon bonheur
 D'apprendre en secret de ta bouche
 Ce qui se passe dans ton cœur.
 Ah ! dans ce doute qui m'agite, &c.

Paul au Tombeau de Virginie.

REPOSE en paix, ma Virginie !
 Le repos n'est pas fait pour moi :

Hélas ! le monde entier sans toi,
N'a rien qui m'attache à la vie.

Le plaisir, ainsi que la peine,
Tout passe avec rapidité ;
Notre vie est une ombre vaine
Qui se perd dans l'éternité :
A nos deux cœurs l'amour barbare
Offroit un riant avenir ;
Et la mort—la mort nous sépare ;
C'est pour bientôt nous réunir.
Repose en paix, &c.

Partout ton image tracée
S'offre à mes tendres souvenirs ;
Ton nom présent à ma pensée,
S'échappe à travers mes soupirs :
L'horreur de la nuit la plus noire
Seule convient à ma douleur :
Il faudrait perdre la mémoire
Quand on a perdu le bonheur.
Repose en paix, &c.

Que tu savais rendre touchante
Ta vertu qui t'embellissait !
Oh ! comme elle était attrayante,
Quand ta bouche nous l'inspirait !
Le besoin de la bienfaisance
A ton cœur se faisait sentir ;

Et quand tu peignais l'innocence,
 Ton front n'avait point à rougir.
 Repose en paix, &c.

Cruel départ ! fatal voyage !
 La mort t'attendait au retour ;
 Pourquoi, dans le même naufrage,
 Paul n'a-t-il pas perdu le jour ?
 Tendre épouse, sensible amie,
 Pouvais-tu vivre loin de moi ?
 O Virginie ! ô Virginie !
 Je suis plus à plaindre que toi.
 Repose en paix, &c.

C'est là, sur ce triste rivage,
 Que j'acheverai de mourir ;
 L'écho de ce rocher sauvage
 Redira mon dernier soupir.
 Je veux pleurer toute ma vie
 Le jour qui put nous séparer—
 Mais console-toi, mon amie ;
 Paul n'a pas long tems à pleurer.
 Repose en paix, &c.

Il Faut Aimer.

De vos oiseaux la douce mélodie,
 A vos côtés, répète chaque jour :

Il faut aimer—le bonheur de la vie
Est de subir la loi du tendre amour.

Lorsqu'entourré de fleurs et de verdure;
Ils chanteront du printemps le retour,
Ils vous diront : imitez la nature,
Et subissez la loi du tendre amour.

Petits oiseaux, cessez votre ramage,
Une insensible est sourde à vos voix ;
Il est trop vrai, Laure veut rester sage,
Et de l'amour elle brave les loix.

Le Réveil pendant l'Absence.

LA nuit poursuit son cours,
Tout garde le silence ;
Ainsi, pendant l'absence,
Se taisent les amours ;
Mais le ciel se colore,
Fuis loin de moi sommeil ;
Laisse moi de l'aurore
Contempler le réveil.

Sa main répand des fleurs,
Je la vois qui s'avance ;
La rose, en sa présence,
A repris sa couleur ;

Le ciel est sans nuage,
 Tout promet un beau jour ;
 Puisse un si beau présage
 M'annoncer un retour.

Te voilà souvenir
 De l'ami qui sans cesse
 Appelle ma tendresse ;
 Rien ne peut te bannir.
 A mon âme oppressée
 Tu prêtes ton secours,
 Et ta douce pensée
 Me console toujours.

La Rose.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Au fol Amour, au grave Hymen,
 Vénus parlait en tendre mere :
 " Vous trouverez dans mon jardin,"
 Leur dit elle, " une fleur bien chere ;
 " Je la confie à mes deux fils—
 " Amour, ayez soin de la rose,
 " Mais, pour lui donner plus de prix ;
 " Que ce soit Hymen qui l'arrose."

La rose fleurit chaque jour,
 Chaque jour devint plus jolie ;

Elle charmaît tant, que l'Amour
 De l'avoir seul eut grande envie :
 Il la guettait soir et matin,
 Pour la cueillir à la sourdine ;
 Il croit la tenir, mais sa main
 De la fleur n'a pris que l'épine.

L'Amour, accablé de douleur,
 Pousse des cris, verse des larmes ;
 L'Hymen vient, et, d'un ton moqueur,
 Lui dit de calmer ses alarmes,
 " Si cette fleur te fait plaisir,
 " Pourquoi la prendre avec mystère ?
 " Apprends qu'on ne peut la cueillir
 " Qu'avec le secours de ton frere."

La Clé des Cœurs.

AIR : *De la pipe de tabac.*

CONSTANT adorateur des belles,
 Jaloux d'obtenir leurs faveurs,
 Pour ne pas trouver de cruelles,
 Je désirais la clé des cœurs ;
 Un dieu qui connaît bien Cythere,
 Me dit : " J'ai pitié de ton sort ;
 " Pour être sûr de toujours plaire,
 " Prends cette clé—c'est la clé d'or."

Le Mariage à la Mode.

MARIEZ-VOUS.—J'aime à vivre garçon.
 —J'aurais pourtant un parti.—Dieu m'en garde.
 —Tout doux : peut-être il vous plaira.—Chanson !
 —Quinze ans.—Tant pis.—Fille d'esprit.—Bavarde.
 —Sage.—Grimace.—Et belle.—Autre danger.
 —Grand nom.—Orgueil.—Le cœur tendre.—Jalouse.
 —Des talens.—Trop pour me faire enrager.
 —Et par-delà cent mille écus.—J'épouse.

Le Pouvoir de l'Amour.

QUAND tu m'aimais, inconstante Sophie,
 J'étais heureux, je chérissais le jour ;
 Tu m'as quitté—mon espoir s'est enfui,
 Et mon bonheur n'était que mon amour.

Quand tu m'aimais—le dieu de l'harmonie,
 Pour te chanter, m'inspirait chaque jour.
 Tu m'as quitté—j'ai perdu mon génie,
 Et mon talent n'était que mon amour.

Quand tu m'aimais—aux larmes accessible,
 Du malheureux je cherchais le séjour.
 Tu m'as quitté—mon cœur est moins sensible,
 Et ma vertu n'était que mon amour.

La Gloire à Oscar.

AIR : Muse des jeux et des accords champêtres.

REVETS, Oscar, ton armure brillante,
 L'honneur t'attend ; cours armer tes guerriers ;
 Vois mes héros, vois leur marche imposante,
 Entends leurs cris : — " Il nous faut des lauriers, "
 A Palmina promets flamme éternelle,
 Fait doux serment d'une constante ardeur ;
 Preux chevalier, quitte un instant ta belle,
 Vole au combat, obéis à l'honneur.

Ton fier coursier hennit d'impatience,
 Le son du cor enflamme son ardeur ;
 Saisis ton casque et ta pesante lance,
 Montre aujourd'hui ta force et ta valeur.
 A Palmina, &c.

Pars, vole, Oscar, à ce cri de Bellone,
 Assemble ici tes soldats valeureux ;
 Reçois ce fer, mérite la couronne
 Qui décora le front de tes ayeux.
 A Palmina, &c.

 Grande Vérité.

CONTRE les femmes, mon ami,
 L'homme qui parle est un faux brave ;
 Leur plus apparent ennemi
 Au fond du cœur est leur esclave,

Albert de Provence,

OU

Les Souvenirs d'un Prisonnier.

Au souvenir de ma chère patrie,
 Mon cœur s'épuise en regrets superflus :
 O mon pays ! ô ma charmante amie !
 C'en est donc fait, je ne vous verrai plus,
 Vous qui venez du beau pays de France,
 Plaignez Albert, parlez lui de Clémence.

Vous avez fui comme un léger nuage,
 Jours où, paré de chiffres amoureux,
 Dans les tournois, signalais mon courage,
 Et terrassais nos plus terribles preux.
 Vous qui venez, &c.

Et vous, momens de douce souvenance,
 Où, d'un défi, sortant victorieux,
 Baiser d'amour était ma récompense,
 Vous avez fui, momens délicieux.
 Vous qui venez, &c.

Déjà brillait le flambeau d'Hyménée,
 A ma Clémence j'allais donner ma foi ;
 Tout était prêt—Cruelle destinée !
 En un instant tout fut perdu pour moi.
 Vous qui venez, &c.

L'altier Mainfroy fut épris de ma belle,
 Par ses parens à moi fut préféré ;
 Me la ravit, et depuis lors, loin d'elle,
 Dans cette tour, languis triste—ignoré.
 Heureux Français, si voyez ma Clémence,
 Du pauvre Albert peignez lui la souffrance.

Extase Bachique.

AIR : *Voyez cette femme charmante.*

Mes amis, nos coupes sont pleines,
 L'écume en couronne les bords ;
 Quel feu, circulant dans mes veines,
 M'inspire de nouveaux transports ?
 Je vois Bacchus, je vois sa gloire,
 Mon ivresse m'élève aux cieus ;
 C'est Hébé qui me verse à boire,
 Je suis à la table des dieux.

Approche joyeuse bacchante,
 L'œil en feu, les cheveux épars ;
 Viens redoubler l'ardeur brûlante
 Que je puise dans tes regards ;
 Verse, d'un bras infatigable,
 Le pur nectar des immortels ;
 Je me contente de leur table,
 Je la préfère à leurs autels.

Vois, dans sa marche vacillante,
 Silène qui, l'œil égaré,
 Laisse aller sa tête tremblante,
 Que couronne un rayon doré ;
 Il sourit, et sa bouche avide,
 Dont la soif paraît s'irriter,
 Appelle encor la coupe humide
 Que sa main ne peut plus porter :

Qui de nous, dans ce jour de fête,
 Peut compter sur un jour nouveau ?
 Le lierre qui pare ma tête
 Croitra demain sur mon tombeau.
 Mais, loin qu'une sombre tristesse
 Précède mon dernier sommeil,
 Je veux m'endormir dans l'ivresse,
 Et chanter encor au réveil.

La Pitié n'est pas de l'Amour.

LORSQUE dans une tour obscure,
 Ce jeune homme est dans la douleur,
 Mon cœur, guidé par la nature,
 Sait compatir à son malheur.
 Quand j'entends sa plainte touchante
 Je deviens triste tout le jour ;
 Maman, ne sois pas mécontente,
 La pitié n'est pas de l'amour.

Lorsqu'à ma fenêtre, distraite,
 J'écoute ses plaintifs accens,
 D'intérêt ma bouche est muette,
 Je crois toujours que je l'entends.
 Je resterais là, quand il chante,
 Toute la nuit et tout le jour :
 Maman, ne sois pas mécontente,
 La pitié n'est pas de l'amour.

Un jour sa romance était tendre,
 Elle enchantait tous mes esprits ;
 Je ne cherchais pas à l'apprendre,
 Sans le vouloir, ah ! je l'appris.
 Depuis ce tems-là je la chante,
 Je la répète nuit et jour :
 Maman, ne sois pas mécontente,
 La pitié n'est pas de l'amour.

Les Femmes.

Air : De l'avare et de son ami,

Mes amis, je veux vivre en sage,
 Adieu l'amour et son poison ;
 Trop longtems un sex volage
 Egara ma faible raison :
 Les femmes ! — bien fou qui se fie
 A leurs sermens ! à leurs discours ;

Hélas ! je le dis tous les jours,
Et je les aime à la folie.

Dans le printems de ma jeunesse
Je fus épris d'une beauté,
Qui trahit bientôt ma tendresse
En me parlant fidélité.
Inspiré par la jalousie,
Alors, dans ma juste fureur,
Je la maudissais de grand cœur,
Et je l'aimais à la folie.

Je vis Zulmé : sur sa figure
Se peignait l'air du sentiment ;
Ses yeux modestes, sa voix pure,
Disaient : j'aimerai constamment.
Dupe de sa coquetterie,
Par ses regards et par sa voix
Je fus trompé plus de cent fois,
Et je l'aimais à la folie.

Rose m'offrit son innocence,
Ses dix-sept ans, et sa candeur ;
Ses goûts simples comme l'enfance,
Semblaient m'assurer de son cœur ;
Mais quand sa bouche jolie
Me jurait de vivre pour moi,
Un rival m'enlevait sa foi ;
Et je l'aimais à la folie.

Fidèle amour, ardeurs sincères,
 Fable antique, vieux préjugés ;
 Je crus à vos douces chimères,
 Mais les belles m'ont corrigé.
 N'écoutant que la perfidie,
 Ch z elles rien n'est vrai sur rien ;
 Tout le prouve, je le sais bien ;
 Et je les aime à la folie.

Les Deux Sœurs.

Air de Joconde.

Ah ! ciel ! quel beau couple de Sœurs
 A mes yeux se présente !
 Que d'écueils pour de jeunes cœurs !
 L'une et l'autre est charmante.
 Mais, sans mettre en comparaison
 Leur beauté peu commune,
 Soit par sympathie ou raison,
 J'aimerais mieux la brune.

La cadette a pourtant le prix
 Par un autre mérite ;
 Les graces, les jeux et les ris
 Badinent à sa suite :
 L'agrément, joint à la beauté,
 Eucharante tout le monde ;

Et je crois que, tout bien compté,
J'aimerais mieux la blonde.

Ah ! que l'ainée a de beaux yeux !
Quelle charmante bouche !
Que son sourire est gracieux !
Tous les cœurs elle touche !
Son sérieux même fera
Quelque jour la fortune
De l'heureux époux qu'elle aura ;
J'aimerais mieux la brune.

Mais, quand je regarde de près
Son aimable cadette,
Je sens balancer mes souhaits :
Qu'elle est belle et bien faite !
Sa blancheur efface le lis ;
Sa taille est sans seconde.
Du premier choix je me dédis :
J'aimerais mieux la blonde.

Comme un fer entre deux aimans
Demeure en équilibre,
Mon cœur, entre vous balançant,
D'aucun côté n'est libre.
Si l'on me donnait à choisir
Des cœurs comme les vôtres,
Je dirais, de peur de faillir,
J'aimerais l'une et l'autre.

Ma Philosophie.

AIR : *Du Curé de Pomponne.*

Défier tristesse et chagrin,
Peine et mélancolie ;
A longs traits sâbler le bon vin,
Aimer femme jolie ;
Pour devise avoir ces mots là :
Amour, gaieté, folie ;
J'espère que c'est là,
Larira,
De la Philosophie.

Que parmi cent malheurs nouveaux,
Je perde mon amie ;
Qu'un jour le vin de Bordeaux
Se change en vin de Brie :
Loin de m'affliger de cela,
Qu'en riant je l'oublie ;
Dites, n'est-ce pas là,
Larira,
De la Philosophie.

L'Instruction Prévenue.

AIMEZ, vous avez quinze ans,
Et les graces du bel âge :

Attendez-vous plus longtems ?
Ce serait bien grand dommage.

Que faire à la fin du jour ?
Demandez à vos compagnes :
Elles répondront, l'amour ;
C'est le charme des campagnes.

Mais ma Rosine, en secret,
Sans que le sachiez peut-être,
Quelque pasteur beau, discret,
En vous amour a fait naître.

On s'engage innocemment ;
La pente est si naturelle !
Ecoutez : voici comment
Amour nous prend en tutelle.

De maint pasteurs dans les jeux
Reçoit-on le tendre hommage,
Voilà bientôt l'un d'entr'eux
Qu'on remarque davantage.

S'il vient, on le voit de loin ;
On y pense, s'il s'absente :
S'il rend le plus petit soin,
On se rend reconnaissante.

Et le jour que ce berger
Est de retour au village,

Voilà que, sans y penser,
Vous vous parez davantage.

Tout ce qu'un autre vous dit
N'est qu'objet d'indifférence :
Mais du berger qu'on chérit
Tout vous plaît ou vous offense.

Qu'il chante d'amour les feux,
Vous restez embarrassée ;
Si sur vous il n'a les yeux,
On ne vous a regardée.

Quelque berger dira :
Sa douce voix m'a ravie,
L'éloge vous déplaira,
Si la bergere est jolie.

S' l'on ne peut plus douter
Qu'il ne cherche qu'à nous plaire,
On ne veut plus l'écouter :
Mais on veut qu'il persévère.

Vous joint-il quelques instans ?
On est dans un trouble extrême :
Vous parle-t-il du beau tems ?
On croit qu'il dit : Je vous aime.

Quoi ! dit Rosine, c'est là
Comme amour vient nous surprendre ?

Mélas ! telle me voilà,
Depuis que j'ai vu Sylvandre.

A Thémire.

AIR : Philis demande son portrait.

Je connais un berger discret,
Qui se tait et soupire ;
C'est vous qu'il adore en secret,
Sans ôser vous le dire ;
Pour bien peindre ses sentimens
Et ses vives alarmes,
Il faudrait autant de talens
Que vous avez de charmes.

Des maux que l'amour fait souffrir,
En lui tout est l'image ;
Vous voir, vous aimer, le sentir,
D'un moment c'est l'ouvrage :
Il croit calmer tous ses desirs
Par des jeux et des fêtes ;
Mais il n'y trouve aucuns plaisirs,
Ils sont tous où vous êtes.

Thémire, ignorez vous l'amour,
Quand vous le faites naître ?
Ce dieu n'est pas jusqu'à ce jour
Sans s'être fait connaître ;

Il vous ressemble, il est charmant,
 Il est fait pour vous plaire :
 N'abandonnez pas un enfant
 Dont vous êtes la mere.

Les Tendres Souhaits.

QUE ne suis-je la fougere,
 Où, sur le soir d'un beau jour,
 Se repose ma bergere
 Sous la garde de l'Amour !
 Que ne suis-je le Zéphire
 Qui rafraîchit ses appas,
 L'air que sa bouche respire,
 La fleur qui naît sous ses pas !

Que ne suis-je l'onde pure
 Qui la reçoit dans son sein !
 Que ne suis-je la parure
 Qu'elle met sortant du bain !
 Que ne suis-je cette glace,
 Où son minois répété
 Offre à nos yeux une grace
 Qui sourit à la beauté !

Que ne suis-je l'oiseau tendre
 Dont le ramage est si doux,
 Qui, lui-même, vient l'entendre
 Et mourir à ses genoux !

Que ne suis-je le caprice
 Qui caresse son désir,
 Et lui porte en sacrifice
 L'attrait d'un nouveau plaisir !

Que ne puis-je, par un songe,
 Tenir son cœur enchanté !
 Que ne puis-je du mensonge
 Passer à la vérité !
 Les dieux qui m'ont donné l'être
 M'ont fait trop ambitieux,
 Car enfin je voudrais être
 Tout ce qui plait à ses yeux.

La Philosophie Bachique.

AIR : *Si le Roi m'avait donné.*

BACCHUS, amis, vient d'ouvrir

Une belle école,

Pour enseigner à loisir

L'art de la parole :

De ce dieu si consolant,

Venez apprendre en riant,

La philosophie, oh gait

La philosophie.

Pour ne point nous ennuyer,

Chacun sous la treille.

Au lieu d'un triste cahier,
 Tiendra sa bouteille :
 Avec de tels argumens,
 Nous saurons en peu de tems
 La philosophie, oh gai !
 La philosophie.

Aristote, en son jargon,
 Souvent déraisonne.
 S'il confiait sa raison
 Au dieu de la tonne,
 Son langage séducteur
 Ferait germer dans le cœur
 La philosophie, oh gai !
 La philosophie.

De Descartes nous rions
 Et de son système :
 Ma foi ! dans ses tourbillons,
 Chacun de nous l'aime.
 Je crois, quand il les a vus,
 Qu'il faisait avec Bacchus,
 Sa philosophie, oh gai !
 Sa philosophie.

Malebranche s'est trompé
 Dans son gros volume :
 Trouve-t-on la vérité
 Au bout de sa plume ?
 Dans le vin va la chercher,

C'est là qu'aime à se cacher
 Ma philosophie, oh gai !
 Ma philosophie.

Alisé et Arseme.

Air d'Alix et d'Alexis.

LA tendre Alise désolée
 Depuis sept ans,
 Ne pouvait être consolée
 Par ses parens.
 Digne objet d'un amour extrême,
 (Ciel ! qui l'eût cru ?)
 Depuis sept ans le jeune Arseme
 A disparu.

Ce qui plus accroît de la belle
 Le noir souci ;
 Arseme était plus riche qu'elle,
 Plus noble aussi—
 Un vieil oncle, aussi vain qu'inique,
 Sans l'avertir,
 L'a pu faire, pour l'Amérique,
 Soudain partir.

Sur ce soupçon, que dans son ame
 Rien ne calmait,

Notre Lise, toute de flamme,
 Point ne dormait.
 Si crainte amoureuse tourmente
 Un tendre amant,
 Ce supplice est pour une amante
 Cent fois plus grand.

Cédant enfin à ses alarmes,
 En pleine nuit,
 Sous des haillons cachant ses charmes,
 Alise fuit,
 Quitte sans regret sa demeure,
 Parens, amis,
 Pour chercher amant qu'elle pleure
 En tout pays.

Dans sa périlleuse entreprise,
 Si l'on ne voit
 Tous les maux qu'endurait Alise,
 On le conçoit :
 Pour elle, autrefois si timide,
 Péril n'est rien.
 Mais le plus lâche est intrépide
 S'il aime bien.

Un jour, de fatigue épuisée,
 Presque aux abois,
 Alise s'étant reposée
 Le long d'un bois,

De loin apperçoit dans la plaine,
 Sur un coursier,
 Galopant à perte d'haleine,
 Un chevalier.

Alise, fixant son visage,
 Part à l'instant,
 Vole, et se met sur son passage
 En s'écriant :
 Juge de mon sort déplorable
 Par mon effroi !
 Et si ton ame est charitable
 Exauce-moi.

Pour l'étranger quelle surprise,
 Sitôt qu'il voit
 Certain bijou que notre Alise
 Portait au doigt !
 De qui, dit-il, plein d'épouvante,
 Vous vient ceci ?——
 Je le tiens d'Alise expirante
 Non loin d'ici——

Vrai Dieu ! qu'entends-je ? Alise est morte ?
 Destin fatal !
 Tiens ! prends cet or——tiens ! pars, emporte
 Bourse et cheval !
 Quel cœur d'un coup aussi funeste
 Pourrait guérir ?

Ah ! le seul besoin qui me reste
C'est de mourir.

Pour la pauvre Alise enchantée,
Ciel, quel moment !
Mais bientôt s'étant écartée
Pour un instant,
Par le secours d'une eau limpide
Qui là passait,
Fait tomber la couleur livide
Qui la masquait.

Dieu ! que vois je ? Alise elle même,
Qui, pour trouver,
Pour découvrir, l'objet qu'elle aime,
Sut tout braver !
Et lorsque la mort d'un perfide
Me rend à moi,
L'Amour venait, d'un vol rapide,
Me rendre à toi.

N'en attendez pas davantage,
Mon cher lecteur :
Vous sentez qu'un prompt mariage
Fit leur bonheur—
Et que si parfois la constance
A ses tourmens,
Tôt ou tard l'amour récompense
Les vrais amans.

A de Jeunes Epoux.

AIR : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

BEC-A BEC, comme deux pigeons,
 Vous verrai-je sans cesse,
 Tour-à tour, en mille façons
 Faire assaut de tendresse ?
 Pour ces plaisirs il est un tems,
 Croyez moi couple aimable ;
 Témoin de vos jeux innocens
 On deviendrait coupable.

Si vous comptez sur ma vertu,
 C'est me rendre justice ;
 Mais quand je serais revêtu
 Du bouclier d'Ulysse,
 C'est insulter aux malheureux,
 Et tenter leur faiblesse,
 Qu'étaler ainsi, devant eux,
 Vainement sa richesse.

 La Fievre.

PAR combien de maux différens
 Le sort trouble notre existence !
 Hommes, femmes, viellards, enfans,
 Tous ont leurs chagrins, leurs souffrances :

Mais dans ces maux il en est un
 Dont l'étendue est infinie ;
 Toujours la fièvre de chacun
 Fut la secrete maladie.

La fièvre de l'ambition
 Des grands précipite la chute ;
 Nous savons tous que le poltron
 A la fièvre à chaque minute.
 Le libertin qui prend l'essor
 N'a-t-il pas la fièvre du vice ?
 Ce qui donne la soif de l'or
 C'est la fièvre de l'avarice.

Ah ! qu'il est beau pour un grand cœur
 D'avoir la fièvre de la gloire !
 C'est par sa fièvre qu'un auteur
 S'inscrit au temple de mémoire.
 On voit peu d'hommes ici bas
 Avoir la fièvre du génie ;
 Mais on en voit beaucoup, hélas !
 Avoir la fièvre de l'envie.

Pour les femmes il est encor
 Des fièvres de maints caracteres ;
 Quelquefois fièvres à transports,
 Plus souvent fièvres éphémères.
 On soigne avec empressement
 Celles que le printems leur donne ;

Mais on s'amuse rarement
A traiter leur fièvre d'automne.

Suivant l'âge, l'esprit, le cœur,
La maladie est dangereuse ;
La vieille à la fièvre d'humeur,
La jeune la *contagieuse*.
La *bénigne* est pour l'âme en paix,
Pour l'âme jalouse *d'aigue* ;
Coquette, on a celle *d'accès*,
Sensible, on a la *continue*.

Il est un autre mal, enfin,
Qui jamais ne va sans délire,
Fièvre qu'on veut guérir en vain,
Fièvre d'amour, c'est assez dire :
Mais, après maint redoublement,
Heureux, dans l'hiver de la vie,
Qui conserve un ressentiment
De cette douce maladie !

L'Ami Amoureux.

AIR : *De la Pipe de Tabac.*

“ DIEU cruel, qui par tant d'alarmes
“ Fais payer tes moindres faveurs,
“ Qui fais verser autant de larmes
“ Que tes flèches percent de cœurs :

"Amour, je brave ton empire,
 "Mon cœur ne subit point ta loi;
 "Douce Amitié, jamais ma lyre
 "Ne résonnera que pour toi.

"Le tendre penchant qui nous lie,
 "Thémire, suffit à mon cœur;
 "L'amante vaut-elle une amie,
 "Quand il s'agit du vrai bonheur ?
 "Répands ailleurs ton vain délire,
 "Amour, tu ne peux rien sur moi;
 "Douce Amitié, jamais ma lyre
 "Ne résonnera que pour toi."

Ainsi mon imprudente lyre
 Sous mes doigts murmurait un jour;
 Voulez-vous savoir, ô Thémire,
 Ce que me répondit l'Amour ?
 "Toi qui veux braver mon empire,
 "Apprends que l'Amour est ton roi;
 "Jeune insensé, bientôt ta lyre
 "Ne résonnera que pour moi."

La peine suit de près l'offense;
 Il a tendu son arc vengeur;
 Et, trop tard, je sens sa puissance,
 A la blessure de mon cœur.
 O toi qui m'unis à Thémire,
 Douce Amitié, soutiens ma foi !
 Et ne permets pas que ma lyre
 Résonne pour d'autres que toi:

Par la flamme qui me dévore
 Mon crime est assez expié ;
 O toi que j'aimais, je t'adore !
 L'Amour a vaincu l'Amitié.
 Je te regarde, je soupire,
 Je tremble sans savoir pourquoi.
 Douce Amitié, ma faible lyre
 Veut en vain résonner pour toi.

Un cœur brave encor ta puissance,
 Tendre Amour, tu dois le punir ;
 Oui, je chérirai ma souffrance,
 Si nous sommes deux à souffrir.
 Du trait qui cause mon martyre,
 Perce le rebelle à ta loi,
 Et je te jure que ma lyre
 Ne résonnera que pour toi.

La Sentinelle.

L'ASTRE de nuit, dans son paisible éclat,
 Lance des feux sur les tentes de France,
 Non loin du Camp un jeune et beau soldat
 Ainsi chantait, appuyé sur sa lance :
 Allez, volez, zéphirs joyeux,
 Portez mes chants vers ma patrie ;
 Dites que je veille en ces lieux
 Pour la gloire et pour mon amie.

A la lueur des feux de l'ennemi,
 La sentinelle est placé en silence ;
 Mais un Français, pour abréger la nuit,
 Chante appuyé sur le fer de sa lance.
 Allez, volez, zéphirs joyeux,
 Portez mes chants vers ma patrie ;
 Dites que je veille en ces lieux
 Pour la gloire et pour mon amie.

L'astre du jour ramene les combats,
 Demain il faut signaler sa vaillance ;
 Dans la victoire on trouve le trépas ;
 Mais, si je meurs à côté de ma lance,
 Allez encor, joyeux zéphirs,
 Allez, volez vers ma patrie ;
 Dites que mon dernier soupir
 Fut pour la gloire et mon amie.

Le Papillon.

AIR : Avec les jeux dans le village.

De vos amours, bergers fideles,
 Etourdissez tous les échos ;
 Chantez les bois, les fleurs, les belles,
 Les ramiers, et les tourtereaux.
 Moi, qui n'aime pas la romance,
 Je prends pour sujet de chanson

Le symbole de l'inconstance,
Et vais chanter le Papillon.

Quoi ! ce mot semble vous déplaire !
Eglé, vous grondez, je le vois ;
Mais, quand la femme est si légère,
Puis-je donc faire un meilleur choix ?
Que d'amans quitteraient la vie
En criant à la trahison !
Si, guéris de leur folle envie,
Ils n'imitaient le Papillon.

Du Pinde, en dépit de Zoïle,
Homere est l'aigle audacieux ;
Plus doux et plus touchant, Virgile
En est le cygne harmonieux.
Comme eux, mon orgueilleuse audace
Veut immortaliser mon nom ;
Heureux si je puis du Parnasse
Etre appelé le Papillon !

Le Papillon de rose en rose
Voltige, et ne s'arrête pas ;
Mais la fleur la plus fraîche éclore
Lui présente le plus d'appas.
Il est heureux quoique infidèle :
De changer il a donc raison.
Pour l'imiter, de belle en belle,
Moi, je vole, en vrai Papillon.

Par un miracle inconcevable
 Vois je pourtant une beauté,
 Jeune, douce, constante, aimable,
 Joignant l'esprit à la bonté ?
 Alors, peut-être, n'aimant qu'elle,
 Je pourrai bien changer de ton ;
 Et, pour chanter la Tourterelle
 Abandonner le Papillon.

Le Vieillard Incorrigible.

J'APPROUVE vos transports joyeux,
 Riez, dansez, belle jeunesse ;
 Moi, je ne veux pas, quoique vieux,
 Vous céder ma part d'alégresse ;
 J'aime et je ris en cheveux blancs.
 C'est mon front que l'hiver assiège,
 Mais mon cœur est dans son printemps ;
 Le volcan brûle sous la neige.

Salut, Amour charme des cœurs !
 Souroë de biens toujours féconde,
 Pere des plaisirs et des fleurs,
 Dieu de la vie, âme du monde ;
 Tu soumets la terre et les cieux
 A ta puissance illimitée ;
 Et, toujours le premier des dieux,
 Jamais tu ne verras d'athée !

Eloge de Pierrot.

TIMIDE, froid, et languissant,
 Blaise me glace en disant qu'il m'adore.
 Pierrot, plus vif et plus pressant,
 Par ses transports m'amuse infiniment ;
 Dès le matin, avant l'aurore,
 Il vient à moi tout en batifolant :
 Et voilà comme, et voilà justement
 Comme il faut que fasse un amant.

Si Blaise m'apporte un coillet,
 Il est offert d'une façon si gauche,
 Que cet hommage me déplaît.
 Vive Pierrot pour donner un bouquet !
 Dès qu'il m'aperçoit, il s'approche,
 Puis dans mon sein le place galamment,
 Et voilà comme, &c.

Lorsque soulette et sans témoin ;
 Je vais au bois y rêver à l'ombrage,
 Ou reposer sur le sainfoin,
 Blaise me guette et me lorgne de loin :
 Pierrot, plus au fait de l'usage,
 Dans un bosquet me devance et m'attend :
 Et voilà comme, &c.

Quand je prends Blaise pour danser,
 A peine, hélas ! entre-t-il en cadence ;

Un rien suffit pour le lasser,
 Et jamais il ne veut recommencer.
 Mais Pierrot a l'air à la danse ;
 Quand il s'y met, ah ! qu'il y va galement !
 Et voilà comme, &c.

Blaise un jour voulant m'embrasser,
 Je fis semblant de me mettre en colere ;
 Le sot alors, pour m'appaiser,
 Me promit bien de n'y plus retourner.
 Pierrot sait mieux ce qu'il faut faire ;
 Ce que je n'ose donner, il le prend ;
 Et voilà comme, &c.

Le Départ de Lucile

IL est donc vrai, Lucile,
 Vous quittez ce hameau :
 Cherchez-vous à la ville
 Quelqu'hommage nouveau ?
 L'amant qui fait entendre
 Un langage apprêté,
 Vaut-il un berger tendre
 Qui dit la vérité ?

Vous verrez sur vos traces
 Mille jeunes amans
 Qui vanteront vos graces,

Qui peindront leurs tourmens.
 C'est l'art qui les inspire,
 Et nom le sentiment :
 Moi, j'ose à peire dire
 Que j'aime tendrement.

A l'air qu'ils font paraitre,
 Quand ils offrent leur foi,
 Vous les croiriez, peut-être,
 Aussi tendres que moi :
 Leur vanité, bergere,
 Allume tous leurs feux ;
 Je n'ai l'art ni de plaire,
 Ni de tromper comme eux.

Chanson à Boire.

AIR : *Hé ! le cœur à la danse.*

AMIS, aux plaisirs de Bacchus,
 Non, rien n'est préférable ;
 Buons tous de son divin jus,
 Et demeurons à table.
 Par le vin rendu content
 L'esprit devient plus piquant.
 La gaité se ranime,
 Et le favori d'Apollon
 Trouve aisément la rime.
 En perdant la raison.

} *Bis en
 chœur.*

Ne pas se livrer au plaisir,
 Selon moi, c'est mal faire.
 Oui, mes amis, c'est pour jouir
 Que nous sommes sur terre :
 Je ne connais que cela.

(Versant à boire.)

Allons, encor celui là.

Ce n'est point un mensonge,
 Le bon vin seul nous rend heureux. } *Bis en*
 Si la vie est un songe, } *chœur.*
 Tâchons qu'il soit joyeux.

De tous les biens qu'on puisse avoir au monde
 Il n'en est qu'un dont mon cœur soit charmé ;
 Ce bien si doux, qui plait à tout le monde,
 Ce bien si doux *(ter)* est celui d'être aimé.

Le roi Crésus, au sein de ses richesses,
 Sur ses tas d'or se sentait alarmé :
 Ce n'est pas l'or qui chasse la tristesse :
 Je suis heureux, *(ter)* j'aime et je suis aimé.

A ses genoux le vainqueur de l'Asie
 Voyait en vain l'univers à ses pieds ;
 Il n'avait pas le plaisir de la vie
 S'il n'avait pas *(ter)* le bonheur d'être aimé.

J'ai vu souvent la fortune me sourire ;
 De puissans rois ont voulu m'honorer :

J'ai préféré les faveurs de Thémire ;
Je suis heureux, (*ter*) j'aime et je suis aimé.

Mon cœur tranquille, sans la moindre richesse,
De nul souci ne se sent alarmé ;
Le tems seul peut me ravir ma maîtresse :
Je suis heureux, (*ter*) j'aime et je suis aimé.

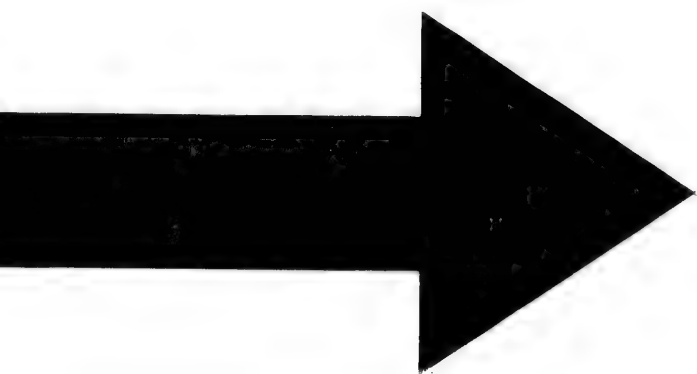
TENDRE soin, heureux ministère,
Que vous êtes chers à mon cœur, do, do,
C'est la herceuse, c'est ta mere,
Qui s'enivre de ton bonheur, do, do,
Adele il faut faire do, do.

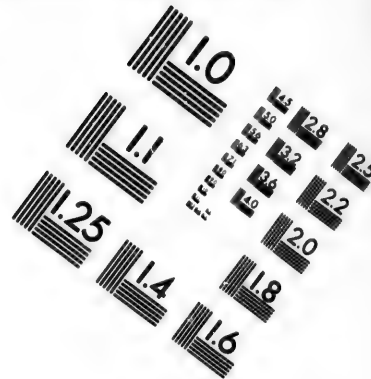
Quand mes soins et ma complaisance
T'auront obtenu le sommeil, do, do,
Je recevrai pour récompense
Ton premier sourire au réveil, do, do,
Adele il faut faire do, do.

Mais en vain Bellone jalouse
Guide ton pere au champ d'honneur, do, do,
La mere console l'épouse,
L'absence en a moins de rigueur, do, do,
Adele il faut faire do, do.

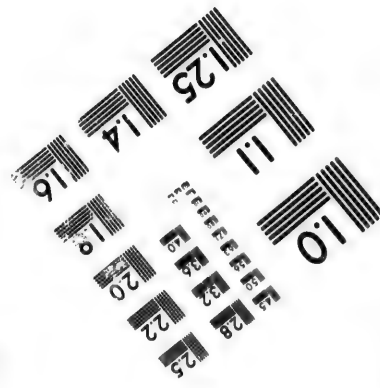
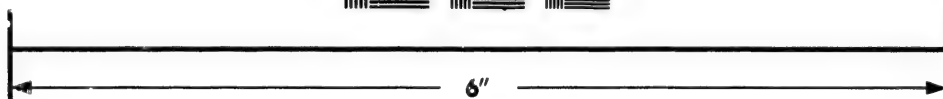
Avec le fils de la victoire,
Il court venger ton Dieu, ton Roi, do, do,







Resolution test chart showing patterns of vertical and horizontal lines with numerical values ranging from 1.0 to 4.0.



**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**



Il va donc vivre pour la gloire,
 Plus heureuse, je vis pour toi, do, do,
 Adele il faut faire do, do.

PARTANT pour la Syrie,
 Le jeune et beau Dunois
 S'en fut prier Marie
 De bénir ses exploits :
 Faites, Reine Immortelle,
 Lui dit-il, en partant,
 Que j'aime la plus belle,
 Et sois le plus vaillant.

Il trace sur la pierre
 Le serment de l'honneur,
 Et va suivre à la guerre
 Le comte son Seigneur.
 Aux nobles vœux fidelle,
 Dit-il, en combattant :
 Honneur à la plus belle,
 Et gloire au plus vaillant !

Je te dois la victoire,
 Dunois, dit son Seigneur ;
 Puisque tu fais ma gloire,
 Je ferai ton bonheur :
 De ma fille Isabelle
 Sois l'époux à l'instant ;

Car elle est la plus belle,
Et toi le plus vaillant.

A l'autel de Marie
Ils consacrent tous deux
Cette union chérie
Qui va les rendre heureux,
Chacun dans la chapelle
Disait, en les voyant,
Amour à la plus belle,
Honneur au plus vaillant.

D'UNE manière imparfaite
Je vous ferai mes adieux,
Quand la bouche est interprète
L'on explique mal ses vœux,
Loin de vous mon cœur soupire,
Près de vous je suis interdit ;
C'est tout ce que je puis dire,
Et peut être en ai-je trop dit.

Ah ! si vous pouviez comprendre
Ce que mon cœur sent pour vous ;
L'amour n'a rien de plus tendre,
L'amitié rien de si doux.
Loin de vous, &c.

Qu'il est doux d'entendre dire,
A l'objet que l'on aime bien,

Si tu languis je soupire,
 Mon sort est égale au tien ;
 Quoique je ne puis vous dire
 Ce que j'ai si bien appris,
 Dans mes yeux vous pouvez lire
 Ce que les vôtres ont écrit.

Que l'absence est chose dure
 Pour un cœur qui aime bien ;
 Que le temps, hélas ! nous dure,
 Et qu'il cause du chagrin.
 C'est alors que je puis dire,
 Dans l'excès de mon amour,
 C'est pour vous que mon cœur soupire,
 Vous que j'aimerai toujours.

Eloge du Café.

Si vous voulez sans peine
 Vivre en bonne santé,
 Sept jours de la semaine
 Prenez de bon café ;
 Il vous préservera de toute maladie,
 Sa vertu chassera, la, la,
 Migraine et fluxion, don, don,
 Rhume et mélancolie.
 Sa force est sans égale
 Contre les maux de cœur ;

La glande pinéale
 Y trouve sa vigueur,
 Quand on y met du lait, il guérit la poitrine ;
 Au sang il donnera, la, la,
 La circulation, don, don,
 Dans toute la machine.

Voulez-vous dans l'église
 Ne rien perdre au sermon,
 D'une éloquence exquise
 Goûter l'expression,
 Vous devez vous munir, surtout l'après-dinée,
 De cette boisson-là, la, la,
 Votre application, don, don,
 Sera moins détournée.

Malgré la bonne chère
 Le convive est chagrin,
 Si votre cafetière
 Ne finit le festin ;
 Dès qu'on la voit entrer, la joie est redoublée ;
 Chacun se dit voilà, la, la,
 De ce repas si bon, don, don,
 La fête couronnée.

Bon jour donc, ah ! ma Zélie,
 Je reviens d'un cœur joyeux,
 De l'armée de l'Italie,
 Où je fus victorieux :

Je t'apporte pour hommage,
 Cette branche de laurier ;
 C'est le prix de mon courage,
 Ton amant est bon guerrier.

Je fus blessé ma Zélie,
 En trois différents combats,
 En défendant ma patrie,
 Comme un vrai vaillant soldat.
 Je t'apporte pour hommage,
 Cette branche de laurier ;
 C'est le prix de mon courage,
 Ton amant est bon guerrier.

Papa, venez voir Sylvandre,
 Chez nous il est de retour,
 C'est un plaisir de l'entendre
 Parler de guerre et d'amour :
 Il prévient de ma tendresse
 Mille objets de mes amours ;
 A moi, sa chère maîtresse,
 Il revient faire la cour.

La Petite Raisonneuse.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

MAMAN toujours me répète,
 Défends-toi contre l'amour ;

Hélas ! je suis toute prête
 S'il vient m'attaquer un jour.
 J'aimerais à me défendre,
 Mon cœur est las d'être en paix ;
 Mais pour ne pas m'y méprendre,
 Maman, peignez-moi ses traits.

Apprends donc, que jeune encore,
 Il excite la pitié ;
 Doux et tendre, à son aurore
 Est semblable à l'amitié ;
 Mais bientôt maître inflexible,
 Rien ne peut le désarmer. —
 Qu'a-t-il donc de si terrible,
 S'il n'ordonne que d'aimer ?

Garde-toi d'une faiblesse
 Que la douleur suit de près. —
 Et comment, s'il intéresse,
 Peut-on sentir des regrets ? —
 Dans le cœur, d'un air timide,
 Il entre avec le désir. —
 Ah ! j'entends ; le mien est vide,
 C'est lui qui doit le remplir.

Si tu l'aperçois, ma chère,
 Fuis soudain cet imposteur. —
 Oui, je vous promets, ma mère,
 De le fuir, s'il me fait peur. —
 Hélas ! s'il allait te plaire. —

Il a donc bien des appas ?——
 C'est un monstre, une vipere.——
 Maman, je ne vous crois pas.——

Que dis-tu, jeune étourdie ?——
 Mais que vous a-t il donc fait ?——
 Il nous blesse avec furie.——
 Avez-vous senti son trait ?——
 Ses yeux lancent mille flammes.——
 Cela doit être bien beau.——
 Le traître embrâse nos âmes.——
 Je voudrais voir son flambeau.——

Jure moi, quoiqu'il en coûte,
 D'échapper à son lien.——
 Vous le connaissez, sans doute,
 Pour en raisonner si bien.
 Vous avez bravé sa rage ;
 Ne me parlez plus de fuir !
 Votre exemple m'encourage ;
 Je veux ou vaincre ou mourir.

Ma mere, avec ces menaces,
 M'a pourtant fait quelque peur :
 Licas est brun, plein de graces,
 J'en ferai mon défenseur.
 Il me plaît, je lui suis chere :
 L'Amour fût-il un démon,
 Quand nous serons deux, j'espere
 Le réduire à la raison.

Le Trin Trin.

AIR : J'aime la force dans le vin.

DANS ce monde on aime le bruit,
 Mais dans l'espèce l'on diffère,
 Et chacun préfère celui
 Qui convient à son caractère.
 Mais moi qui n'aime que le vin,
 Un seul bruit flatte mon oreille,
 C'est le trin trin, c'est le trin trin
 De mon verre et de ma bouteille.

Pastourelles et pastoureaux
 Aiment tendrement le murmure
 Et des zéphirs et des ruisseaux
 Qui vont caressant la verdure ;
 Mais moi, &c.

Un orchestre a seul des attraits
 Pour l'amateur de la musique :
 Les frons, frons, frons de vingt archets
 Pour lui sont un plaisir unique.
 Mais moi, &c.

L'attente d'un billet galant
 Occupe-t-elle une fillette ?
 Le cœur lui bat quand elle entend
 Le pan, pan, pan de la claquette.
 Mais moi, &c.

Pour le guerrier dans les combats,
 Tambours, clairons, artillerie,
 Et des armes tout le fracas,
 Voilà la plus belle harmonie.
 Mais moi, &c.

Les Tendres Souhairs.

QUE ne suis-je la fleur nouvelle
 Qu'au matin Climene choisit,
 Qui, sur le sein de cette belle
 Passe le seul jour qu'elle vit !

Que ne suis-je le doux zéphire
 Qui flatte et rafraîchit son tein,
 Et qui pour ses charmes soupire
 Aux yeux de Flore, qui s'en plaint !

Que ne suis-je l'oiseau si tendre,
 Dont Climene aime tant la voix,
 Que même elle oublie, à l'entendre,
 Le danger d'être tard au bois !

Que ne suis-je cette onde claire
 Qui, contre la chaleur du jour,
 Dans son sein reçoit ma bergere,
 Qu'elle croit la reine d'amour !

Dieux ! si j'étais cette fontaine,
 Que bientôt mes flots embrasés—
 Pardonnez—Je voudrais, Climene,
 Être tout ce que vous aimez.

Les Hirondelles.

Que j'aime à voir les hirondelles
 A ma fenêtre tous les ans
 Venir m'apporter des nouvelles
 De l'approche du doux printemps
 Le même nid, me disent-elles,
 Va revoir les mêmes amours :
 Ce n'est qu'à des amans fidelles
 A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
 Font tomber les feuilles des bois,
 Les hirondelles rassemblées
 S'appellent toutes sur les toits :
 Partons, partons, se disent-elles ;
 Fuyons la neige et les autans :
 Point d'hiver pour les cœurs fidelles ;
 Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur dans le voyage,
 Victime d'un cruel enfant,
 Une hirondelle mise en cage
 Ne peut rejoindre son amant,
 Vous voyez mourir l'hirondelle
 D'ennui, de douleur, et d'amour,
 Tandis que son amant fidelle
 Près de là meurt le même jour.

Romance.

Ah ! s'il est dans votre village
 Un berger sensible et charmant
 Qu'on chérisse au premier moment,
 Qu'on aime ensuite davantage,
 C'est mon ami : rendez le moi ;
 J'ai son amour, il a ma foi.

Si par sa voix tendre et plaintive
 Il charme l'écho de vos bois ;
 Si les accens de son hautbois
 Rendent la bergère pensive,
 C'est encor lui : rendez-le moi ;
 J'ai son amour, il a ma foi.

Si même en n'osant rien vous dire,
 Son seul regard sait attendrir ;
 Si, sans jamais faire rougir,
 Sa gaîté fait toujours sourire,
 C'est encor lui : rendez-le moi ;
 J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
 Le pauvre, en voyant son troupeau,
 Ose demander un agneau,
 Et qu'il obtienne encor la mère,
 Oh ! c'est bien lui : rendez-le moi ;
 J'ai son amour, il a ma foi.

Chanson.

AIR : Comment goûter quelque repos.

DANS les jardins de Trianons
 Je cherchais des roses nouvelles ;
 Mais, hélas ! les fleurs les plus belles
 Avaient péri sous les glaçons.
 Je cherche en vain les dons de Flore,
 Les hivers les avaient détruits ;
 Je n'y trouvais que des soucis
 Qu'humectaient les pleurs de l'aurores

Dans ce bosquet chéri des dieux,
 Où les lauriers naissaient d'eux-mêmes,
 En vain j'y cherchais pour emblèmes,
 Ces ifs et ces myrtes heureux.
 Ce n'est qu'une terre étrangère
 Pour la gloire et pour le bonheur ;
 Le laurier croît avec l'honneur,
 Et Coblantz en devient la serre.

A l'ombre d'un saule pleureux,
 Je vis une jeune bergère ;
 Son front penché, son air sévère,
 Me font lui conter son malheur.
 Prenez, dit elle, patience,
 Vous reverrez fleurir ces lis ;
 Oui, c'est moi qui vous le prédie,
 Et je m'appelle l'espérance.

O toi, l'exemple des malheurs,
 Toi qui, faites aux talens de plaire,
 Comme reine ou comme bergere,
 Possèdes l'empire des cœurs.
 De tes maux vois finir la cause,
 Le destin va sécher tes pleurs ;
 Consoles-toi de tes malheurs,
 L'épine croît avant la rose.

QUEL tourment, ah ! quelle inquiétude
 Vient s'emparer de mon cœur !
 Quelle affreuse solitude
 Vient troubler tout mon bonheur !
 Quoi ! tu pars, cher amant que j'adore ?
 Mon bonheur s'enfuit avec toi ;
 En gémissant ma voix t'implore,
 Ah ! reviens, reviens près de moi.

Peut-être qu'une amante plus belle
 Fixera tes jours inconstans ;
 Elle ne te sera pas plus fidelle,
 Ni t'aimera si constamment.

Quoi ! tu pars, &c.

Entends-tu la voix de la patrie ?
 Elle commande, il lui faut obéir.
 Entends-tu cette voix qui te crie,
 Rien ne peut donc te retenir ?

Quoi ! tu pars, &c.

Je suis à Toi.

Je suis à toi, c'est pour toute la vie,
 De ton amour dépend seul mon bonheur ;
 Quand tu liras cet écrit, mon amie,
 Qu'un doux écho répète dans ton cœur,
 Je suis à toi.

Je suis à toi, jouis de la victoire,
 C'est à tes pieds que je brise mes fers ;
 A t'adorer je mets toute ma gloire,
 Et je voudrais redire à l'univers,
 Je suis à toi.

Je suis à toi, c'est ma seule pensée,
 Je le repète à chaque instant du jour ;
 En écrivant ma plume l'a tracée,
 Et je tiendrai ce serment de l'amour,
 Je suis à toi.

Je suis à toi, couronne ma constance,
 De ton amant embellis l'avenir ;
 Soyons unis, comble mon espérance,
 Et regrettons jusqu'au dernier soupir ;
 Je suis à toi.

 Chanson de Table.

DISPARAISSEZ, on vous l'ordonne,
 Rôtis pompeux, fins entremets !

Ici Bacchus, Flore, et Pomone,
Doivent régner seuls désormais.

On rit, on babille,
Le cœur est ouvert,
Et la gaité brille
Au moment du dessert.

Voyez : quand un diner commence,
Souvent on ne se connaît pas.
Mais sans peine on fait connaissance ;
Et quand vient la fin du repas,
On rit, &c.

A raisonner chacun s'applique,
Tous ensemble et puis tour à tour.
Tout haut, on parle politique,
Et tout bas, on parle d'amour :
On rit, &c.

C'est du champagne qu'on apporte ;
Chacun va dire sa chanson.
Qu'on chante faux, ou non, qu'importe
Le plaisir est à l'unisson.
On rit, &c.

Voyez cette jeune innocente,
Buvant de l'eau, ne disant mot :
A ce vin mousseux qui la tente,
Elle cède, en boit, et bientôt
Elle chante, &c.

Etrangere à la gourmandise,
Indifférente aux grands repas,
Lise, d'un peu de friandise,
En secret, ne se défend pas.
Elle rit &c.

Nous, qu'un joyeux désir excite,
Et dont Momus dicte les chants :
Mes bons amis, dinons bien vite,
Mais au dessert restons long-tems.
On rit, &c.

Vous que le dieu d'Hyménée
Vient de ranger sous ses loix,
Quelle douce destinée
Vous promet votre heureux choix.
Allons gai, jeunes épousées,
Allons gai, allons gaiement.

Votre ardeur sera durable,
J'en ai l'Amour pour garant,
Il rend l'hymen plus aimable,
L'hymen le rend plus content.
Allons gai, &c.

Du plaisir d'être volage
L'on goûte en vain les douceurs.

Non, ce n'est qu'en mariage
Que l'on goûte le vrai bonheur.
Allons gai, &c.

Par les vertus et les graces
Quand deux époux sont unis,
Sans cesse on voit sur leurs traces
Voler les jeux et les ris.
Allons gai, &c.

Bien loin que le tems altere
La chaîne qui joint leurs cœurs,
De jour en jour il resserre
Des nœuds qui font leur bonheur.
Allons gai, &c.

Pour vous dont l'hymen projeté
D'embellir aussi sa cour,
Dans peu de tems je souhaite
Que l'on vous chante à votre tour.
Allons gai, &c.

Les Lois de la Table.

AIR : *Je suis une vigne nouvelle:*

POINT de gêne dans un repas ;
Table fût-elle au mieux garnie,

Il faut pour m'offrir des appas
 Que la contrainte en soit bannie.
 Toutes les maisons où j'en vois
 Sont des lieux que j'évite ;
 Amis, je veux être chez moi
 Partout où l'on m'invite.

Quand on est sur le point d'honneur
 Quel désagrément on éprouve !
 Point de haut bout ; c'est une erreur ;
 Il faut s'asseoir comme on se trouve ;
 Surtout qu'un espace assez grand
 En liberté nous laisse ;
 Même auprès d'un objet charmant
 Comus défend la presse.

Fuyons un convive pressant
 Dont les soins importuns nous choquent,
 Et qui nous tue en nous versant
 Des rasades qui nous suffoquent ;
 Je veux que chacun sur ce fait
 Soit libre sans réserve,
 Qu'il soit son maître et son valet,
 Qu'à son goût il se serve.

Tout ce qui ne plaît qu'aux regards
 A l'utilité je l'immole ;
 D'un huffet chargé de cent marcs
 La montre me paraît frivole ;

Je ris tout bas lorsque je vois
 L'élégant édifice
 D'un aurtout qui pendant six mois
 Rentre entier dans l'office.

Des mets joliment arrangés
 Le compartiment méthodique,
 Malgré les communs préjugés,
 Me parait sujet à critique :
 A quoi cet optique est il bon ?
 Dites-moi, je vous prie,
 Sert-on pour les yeux, et doit on
 Manger par symétrie ?

Se piquer d'être grand buveur
 Est un abus que je déplore :
 Fuyons ce titre peu flatteur ;
 C'est un honneur qui déshonore.
 Quand on boit trop on s'assoupit,
 Et l'on tombe en délire :
 Buons pour avoir de l'esprit,
 Et non pour le détruire.

Quand on devrait me censurer,
 Jo tiens, amis, pour véritable,
 Que la raison doit mesurer
 Les plaisirs même de la table :
 Je veux quand le fruit est servi
 Que chacun se réveille ; -

Mais il faut quelque ordre, et voic
Celui que je conseille :

Dans les chansons point d'aboyeurs,
Dans les transports point de tumulte,
Dans les récits point de longueurs,
Dans la critique point d'insulte ;
Vivacité sans jurement,
Liberté sans licence,
Dispute sans emportement,
Bons mots sans médisance :

Ah ! vous dirai-je, maman,
Ce qui cause mon tourment :
Depuis que j'ai vu Sylvandre
Me regarder d'un air tendre,
Mon cœur dit, à chaque instant,
Peut-on vivre sans amant.

Je vous ai juré, maman,
De n'avoir jamais d'amant ;
Mais Sylvandre a su me plaire ;
Il est tendre, il est sincère ;
Maman, Sylvandre est charmant,
Dois je garder mon serment.

L'autre jour, dans un bosquet,
De fleurs me fit un bouquet,

Il en para ma houlette,
 Me disant : jolie brunette,
 Flore est moins belle que toi,
 L'Amour moins tendre que moi.

Je rougis, mais par malheur
 Un soupir trahit mon cœur ;
 Silvandre, en amant habile,
 Ne joua pas l'imbécile—
 Hélas ! maman, un faux pas
 Ma fait tomber dans ses bras.

Je n'avais pour tout soutien
 Que ma houlette et mon chien ;
 L'Amour, voulant ma défaite,
 Ecarta chien et houlette—
 Ah ! que l'on goûte de douceur
 Quand l'amour prend soin d'un cœur.

L'Amour et le Printems.

Avec les jeux dans le village,
 Quand le printems fut de retour,
 Je méprisai le tendre hommage
 De tous les bergers d'alentour.
 Mais l'été me rends moins sauvage,
 Et je me demande à mon tour
 Ce qui m'enflamme davantage,
 De la saison ou de l'amour.

Tandis que je me mets en nage
 En travaillant dans ce séjour,
 Mon cœur vole à l'autre rivage
 Chez Guillot qui me fait la cour.
 Mais ce qui m'ôte le courage
 C'est que, sur le déclin du jour,
 Je vois la fin de mon ouvrage,
 Sans voir la fin de mon amour.

A porter dans un seul voyage
 Que ce panier me semble lourd !
 Du moins s'il passait un nuage
 Le trajet semblerait plus court.
 Sous ces arbres du voisinage
 Evitons la chaleur du jour ;
 Mais, hélas ! il n'est point d'ombrage
 Qui mette à l'abri de l'amour.

Le Baiser.

Sur la rose une jeune abeille
 Dérobe un précieux butin ;
 Sur cette fleur aussi vermeille
 Vois-tu les traces du larcin ?
 Tel ce doux baiser de ta bouche
 N'a point altéré ta beauté ;
 Eglé, ne sois point si farouche,
 Mon bonheur ne t'a rien ôté.

Le Départ du Militaire.

Vous me quittez pour aller à la gloire,
 Mon triste cœur suivra partout vos pas ;
 Allez, volez au temple de mémoire,
 Suivez l'honneur, mais ne m'oubliez pas.

A vos devoirs comme à l'amour fidelle,
 Cherchez la gloire, évitez le trépas ;
 Dans les combats où l'amour vous appelle,
 Distinguez vous, mais ne m'oubliez pas.

Que faire, hélas ! dans mes peines cruelles,
 Je crains la paix autant que les combats ;
 Vous y verrez mille beautés nouvelles,
 Vous leur plairez, mais ne m'oubliez pas.

Oui, vous plairez et vous vaincrez sans cesse ;
 Mars et l'amour suivront partout vos pas ;
 De vos succès gardez la douce ivresse ;
 Soyez heureux, mais ne m'oubliez pas.

REPONSE.

Oui, je vous suis pour voler à la gloire,
 Mars et l'honneur vont y guider mes pas ;
 Mais votre amant, au temple de mémoire,
 Toujours constant, ne vous oubliera pas.

A vos serments soyez toujours fidelle,
 Et votre amant craindra peu le trépas ;

Puisque son cœur, si la trompe l'appelle,
En combattant ne vous oubliera pas.

Ah ! cachez-moi votre peine cruelle,
Je crains vos pleurs et brave les combats ;
Puisqu'en voyant une larme nouvelle
Mon cœur se dit tu ne m'oublieras pas.

Sous mes drapeaux, pensant à vous sans cesse,
Doux souvenirs suivront partout mes pas ;
Puisqu' l'amant qui vous dut son ivresse,
En expirant ne vous oubliera pas.

La Rose et son Bouton.

VERS l'empire de Flore
Nous dirigeons nos pas,
Au moment où l'aurore
Arrose ses appas ;
La déesse s'avance,
Sautant sur le gazon,
Et présente en cadence
La rose et son bouton.

Bis.

Dans mon vaste domaine,
Me dit-elle eu riant,
Pour la fête prochaine
Vous cherchez un présent ;

Secondant votre zèle,
 Ma main vous fait un don ;
 Des fleurs voilà la reine,
 La rose et son bouton. *Bis.*

Tendre mere, une rose
 Couronne vos vertus,
 Et l'autre, demi close,
 Vous promet encore plus.
 Qu'une amitié sans tache
 Forme votre union ;
 L'amour toujours attache
 La rose à son bouton. *Bis.*

Oh ! vous, fille chérie,
 Bouton à peine éclos,
 D'une mere attendrie
 Partagez les travaux ;
 Qu'une amitié sans tache
 Forme votre union ;
 L'amour toujours attache
 La rose à son bouton. *Bis. ●*

● Comme ce mot ne sert qu'à marquer ce qui est
 répété *en chantant*, on a pas jugé à propos de le met-
 tre à chaque ligne où il semblerait être nécessaire.
 Ceux qui connaîtront l'air sauront bien y suppléer.

SIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Chansons contenues dans ce Volume.

A

ARBRE charmant qui me rappelle,	Page 40
Au champ d'honneur qu'illustra sa vaillance,	41
A ce soir ! flatteuse espérance,	42
A voyager passant sa vie,	43
Au traître Amour je me ferais peut être,	55
Amis, la vieillesse,	62
Amis, il neige sur nos têtes,	90
Aux peines de la vie,	109
Amis, chassons la tristesse,	121
A la hâte, de quelques fleurs,	129
Agnès croyait qu'avant vingt ans,	140
Asyle heureux, bocage frais,	145
A dix huit ans le mariage,	146
Au fol Amour, au grave Hymen,	151
Au souvenir de ma chère patrie,	155
Ah ! ciel ! quel beau couple de Sœurs,	160
Aimez, vous avez quinze ans,	162
Amis, aux plaisirs de Bacchus,	183
Ah ! s'il est dans votre village,	196
Ah ! vous dirai-je, maman,	205
Avec les jeux dans le village,	206

B

BIAUTE plus droite qu'une perche,	117
Buvez, buvez, en attendant l'aurore,	123
Bacchus, amis, vient d'ouvrir,	167
Bec-à-Bec, comme deux pigeons,	173
Bon jour, donc, ah ! ma Zélie,	182

C

CHARMANTE Gabrielle,	3
C'est donc ici qu'elle demeure,	39
Cœur pur où régnait l'innocence,	67
Constant adorateur des belles,	152
Contre les femmes, mon ami,	154

D

DEJA la lune éctaire,	4
Dans ce bois solitaire,	7
Du serin qui te fait envie,	32
D'aimer jamais si je fais la folie,	34
Depuis trois ans j'ai trois mots à vous dire,	72
De l'amour qui touche votre ame,	73
De la jeune Thémire,	74
Dans nos hameaux la paix et l'innocence,	94
Déjà du soir l'ombre légère,	97
De prendre femme un jour, dit-on,	100
Dans cette aimable solitude,	105
De la pauvre Isabelle,	126
Dors, mon enfant, clos ta paupière,	136
De cette agréable maison,	139
De vos oiseaux la douce mélodie,	149
Défier tristesse et chagrin,	162
Dieu cruel, qui par tant d'alarmes,	175
De vos amours bergers fidèles,	178
De tous les biens qu'on puisse avoir au monde,	184

D'une maniere imparfaite,	197
Dans ce monde on aime le bruit,	198
Dans les jardins de Trianon,	197
Disparaissez, on vous l'ordonne,	199

E

En bons chrétiens pleurons la mort,	66
Ecoutez-moi, faciles belles,	78

F

FLEUVE du Tage !	27
------------------	----

H

HELAS ! mes beaux jours sont passés,	91
--------------------------------------	----

I

INSENSE'S ! nous ne voyons pas,	84
Iris, chacun admire,	128
Il est donc vrai, Lucile,	182

J

Je t'ai juré d'être fidelle,	11
Je t'aime ! dieux ! quel mot charmant !	24
Je t'aimerai d'un sentiment sincere,	56
Je le tiens ce nid de fauvette,	56
J'aime une ingrate beauté,	109
J'aime plus que ma vie,	130
Je possède un réduit obscur,	138
Je t'aime et n'ose te le dire,	147
Je connais un berger discret,	163
J'approuve vos transports joyeux,	180
Je suis à toi, c'est pour toute la vie,	199

L

L'AMOUR charma ma vie,	9
La bonne chere et le bon vin,	17

Les filles de notre village,	81
L'art à l'amour est favorable,	84
Lucas me disait l'autre jour,	82
L'autre jour j'aperçus Lisette,	99
Le gros meûnier, Simon Martin,	111
La neige a blanchie nos côteaux,	118
L'amitié seule peut te séduire,	123
La nuit poursuit son cours,	150
Lorsque dans une tour obscure,	157
La tendre Alise désolée,	169
L'astre de nuit, dans son paisible éclat,	177

M

MAMAN, vous me dites sans cesse,	95
Malgré la bataille,	124
Mon destin auprès de Climène,	142
Mariez-vous.—J'aime à vivre garçon,	153
Mes amis, nos coupes sont pleines,	156
Mes amis, je veux vivre en sage,	158
Maman toujours me répète,	190

N

Non, quand l'amour chercherait à me plaire,	120
---	-----

O

O MA tendre musette !	12
O dieu d'amour ! Ô que cette retraite,	29
O ! toi qui n'eus jamais dû naître,	34
On l'a dit, et je le répète,	35
On dit que le mariage,	114
O dieux ! que mon Iris est belle,	129
On ne rit plus, on ne boit guère,	132
Où, je vous fais pour voler à la gloire,	208

P

PHILIS demande son portrait,	10
Pendant vingt ans je m'ignorais moi-même,	16
Près de Mirande, au fond d'une vallée,	26
Pourquoi rompre leur mariage,	44
Précieux jours dont fut ornée,	58
Plus enfant que sa poupée,	61
Pour peindre d'après nature,	131
Par combien de maux différens,	178
Partant pour la Syrie,	186
Point de gêne dans un repas,	209

Q

QUEL bruit a frappé mes oreilles ?	18
Quand je suis avec mes amis,	20
Quand vous boudez,	28
Que Rosine est touchante et belle,	53
Quinze ans !—Thémire, & le bel âge !	64
Que les bergers de nos hameaux,	71
Qu'auprès d'un jeune homme on étale,	76
Qui des deux est le plus à plaindre,	88
Qu'un autre dans des vers pompeux,	92
Quand je t'ai dit que mon amour,	144
Quand tu m'aimais, inconstante Sophie,	152
Que ne suis-je la fougère ?	166
Que ne suis-je la fleur nouvelle ?	194
Que j'aime à voir les hirondelles,	195
Quel tourment, ah ! quelle inquiétude,	198

R

RIEN n'égale, & ma Lydie,	37
Repose en paix ma Virginie,	147
Revêts Oscar, ton armure brillante,	154

S

Sous des lambris où l'or éclate,	23
S'agit il de finesse extrême,	108
Sexe enchanteur, sexe adorable,	119
Sur la terre, aux cieus, et sur l'onde,	125
Si vous voulez sans peine,	188
Sur la rose une jeune abeille,	207

T

Toujours, toujours, je te serai fidelle,	5
Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,	14
Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,	62
Tant qu'un jeune galant désire,	70
Toi qui chaque jour avec elle,	104
Timide, froid, et languissant,	181
Tendre soin, heureux ministère,	185

U

Un jour la beauté vaine et fiere,	8
Un sot qui veut faire l'habile,	133

V

Vive le vin ! vive l'amour !	38
Votre destin, jeunes beautés,	60
Vous allez voir, Messieurs, Mesdames,	86
Vous me grondez d'un ton sévere,	102
Voulez-vous suivre un bon conseil ?	113
Vous que le dieu d'Hyménée,	201
Vous me quittez pour aller à la gloire,	208
Vers l'empire de Flore,	209

FIN DE LA TABLE.

23
108
119
125
188
207

5
14
62
70
04
81
85

8
33

58
60
86
02
13
01
08
09